

informations rassemblées à lyon

n°1

dec. 73

jan. 74

prix 3 F

sommaire

CENTRE DE RECHERCHES
SOCIALES
ANTI-AUTORITAIRES
ARCHIVES

De Julio Sanz Oller, ouvrier à Barcelone	2
Les petits titres du «Progrès»	6
U.S.A. : Martin Sostre emprisonné depuis 5 ans	7
«Le triomphe de l'Anarchie»	
Les Tropiques les plus riches du monde	8
Mots croisés	
Les dernières grèves des cheminots à Lyon-MOUCHE	11
Communiqué d'un groupe de travailleurs de la région lyonnaise	12
CHILI : - Des comités de quartier pour quoi faire ?	13
- Scandale à la cérémonie commémorative	14
- La fausse alternative	15
CINEMA : - Les Gones	16
- «Il ne suffit plus de prier»	
F.P.A. d'horticulture	17
Une nouvelle de Science Fiction : CITATION	18

de JULIO SANZ OLLER OUVRIER A BARCELONE.

16 octobre 1971 - 1 heure 30 minutes.

Le timbre a retenti à ma porte. J'ai allumé la lumière et j'ai regardé le réveil. Une heure et demi du matin. Ça ne peut être que la police. Ils ont recommencé d'appeler, impérativement cette fois. C'est la police. Tout en me levant et en enfilant un jersey, je réfléchis rapidement. Papiers et livres compromettants, je n'en ai pas, car ça fait des mois et des années que j'attends leur visite. Je me contente donc de fouiller dans les poches du pantalon et de ma veste, pour trouver les ultimes notés et rendez-vous, je trouve un morceau de papier froissé avec les réunions de la semaine et quelques numéros de téléphone. Je détruis le papier en l'avalant. J'ai l'impression d'être un clandestin efficace. Je continue de fouiller les poches. Heureusement ! dans la poche arrière, bien pliée, je trouve un tract oublié de la *Ligue communiste révolutionnaire* qui appelle à la formation de *piquets d'auto-défense* et de *milices populaires armées*. Je pense en moi-même que maintenant, c'est moi qui aurais bien besoin de ces piquets d'auto-défense. Dehors, ils commencent à frapper à la porte, impatients. Ma mère réveillée par le bruit, se dispose à ouvrir.
Attends un moment !

Je déchire le tract et le jette aux chiottes. Je me dirige vers la porte la plus tranquille. Je tiquerais qu'on me prenne pour un militant de la Ligue. J'ouvre la porte. Sur le seuil, un grand jeune, un autre, plus petit, maigre, dans la cinquantaine, derrière un vigile, avec des yeux bas, gênés. Les deux types me montrent une plaque, rapidement, comme dans les mauvais films.

Police ! et ils entrent.
Que voulez-vous ?

Julio Sanz Oller vit-il ici ?
Oui, c'est moi.

Eh bien, vous devez nous accompagner au commissariat pour quelques formalités. Et puisque nous sommes ici, nous allons jeter un coup d'oeil à l'appartement. - Et il fait quelques pas.
Voulez-vous me faire voir votre chambre ?

Avez-vous un ordre de perquisition et un mandat d'arrêt ?

- Bien sûr - Mais il ne fait rien pour me le montrer.
Permettez ? dis-je en tendant la main.

Sans plaisir, ils sortent un papier comme quoi ils peuvent fouiller tout l'appartement.

- Montrez-moi votre chambre, insiste-t-il.

Dans la chambre, il n'y a pas grand chose à fouiller, ils regardent dans les poches, entre le linge, dessous le matelas, sur l'armoire.

Maintenant, guidez-nous à la salle où vous avez vos livres et autres affaires !

Le premier regarde les livres pendant que l'autre fouille les tiroirs de la table. Ils écartent *Le marxisme soviétique* de Marcuse.

Il est édité en Espagne, dis-je.

C'est pareil, nous l'emmenons de toute façon.

Celui qui fouille les tiroirs sort mon passeport. Je me serais tiré des tartes ; c'est une faute impardonnable de l'avoir laissé là. Ils regardent les revues, quelques-unes en français *Politique Hebdo*, *Témoignage Chrétien*, *Le Nouvel Observateur*, et de nombreux numéros du *Monde*.

Vous lisez le français ?

Oui, j'ai travaillé quelques années en France.

Qui vous les envoie ?

Je les achète ici, et quelques-uns me sont envoyés par un ami par la poste.

Ils les feuillent un peu, mais n'en emmèneront aucun. Ils effectuent leur travail de façon routinière, peu efficace. C'est à peine s'ils fouillent le reste de la maison. Ils s'arrêtent devant le débarras, regardant à l'intérieur des valises.

- Finissez de vous habiller, vous devez nous accompagner.

Qu'arrive-t-il ? Qu'a-t-il fait ? implore ma mère au bord des larmes.

Madame, dit enfin le plus jeune, si votre fils ne s'était pas mêlé de ce qui ne le regarde pas, cela n'arriverait pas.

Son ton hésite entre la dureté et le paternalisme, très désagréable.

Je m'en vais en embrassant ma mère.

Ne t'en fais pas, d'ici peu de temps ils me relâcheront, puisque je n'ai rien fait.

On ne sait jamais, prenez une couverture, dit le plus jeune, ce qui augmente les craintes de ma mère qui ne peut retenir ses larmes.

Je regarde le jeune avec haine. Avec sa petite moustache de fasciste, sa chevelure ondulée, pleine de brillantine, tout cela m'inspire du dégoût. Mais je dois reconnaître qu'ils auraient pu se comporter avec plus de brutalités, éventrer les matelas, vider les armoires et laisser derrière eux un authentique *campo de agramante*, comme ils ont fait plus d'une fois. Ils auraient pu me mettre les menottes là-bas, au lieu d'attendre d'être sous le portail, et même me maltraiter en paroles et en actes dans la plus complète impunité. Je suppose, pendant tout le trajet dans la voiture, que mon cas n'est pas considéré comme grave.

J'essaie de coordonner mes idées. Arrestations générales ? Ont-ils pris quelqu'un qui a donné mon nom ? Pourtant personne n'a été arrêté récemment. La brigade politico-sociale me connaît de longue date. Peut-être m'ont-ils tendu un piège, et ont-ils maintenant un paquet de preuves suffisant pour m'envoyer plusieurs années en prison. Mais pourquoi maintenant ? Il est important que je le sache pour préparer une défense vraisemblable, dans laquelle je n'impliquerai personne parmi ceux qui sont en liberté.

Mes cogitations s'arrêtent là. On arrive à Via Layetana. On me vide les poches, on m'enlève ceinture, lacets, briquet, porte-clefs, coupe-ongle. Les policiers qui m'avaient amené disparaissent, et je reste aux mains de la police armée. Je me trouve bientôt dans les fameux cachots de Via Layetana. Un couloir central large avec de grosses colonnes au centre et de nombreuses cellules de chaque côté. On m'ouvre la cellule numéro 7, au bout du couloir, elle a trois mètres de long sur deux de large, avec un banc de ciment adossé au mur du fond.

4 heures 17 minutes

Quelles méthodes vont-ils employer avec moi ? Pourrais-je résister ? je ne veux pas y penser. Pourtant, c'est quelque chose qu'on a toujours à l'esprit quand on est en liberté. C'est comme l'épée de Damoclès au-dessus de nos têtes, suspendue à un fil très fin. Mais il y a une différence entre la possibilité et la réalité. A cette époque, nous étions tous très enfoncés jusqu'à la tête dans une lutte très dure. Or, au fur et à mesure que cette lutte sera plus radicale, les dangers seront plus grands, on ne l'ignore pas. La mort comme possibilité ultime n'est pas absente de nos calculs. Mais tout cela est très abstrait, et un peu lointain, quand on se laisse absorber par l'action. Je me demande si nous sommes tous à chaque instant conscients de ce qui est réellement en jeu. Et moi par exemple ! comment s'est opérée cette progressive prise de conscience qui me fait accepter les dangers où je me trouve ?

J'ai dû interrompre mes divagations.

- Julio Sanz aller !

Présent.

Le policier m'ouvre la porte, on m'appelle pour l'interrogatoire.

Le bureau contient deux tables, et de nombreuses armoires et fichiers. Assis devant une table, un policier âgé que je connais déjà. Il ressemble à un triste fonctionnaire, un gratte-papier quelconque d'une compagnie d'assurances. Pourtant il a la réputation d'être un des plus redoutés tortionnaires de la brigade politique et sociale de Barcelone.

- Assieds-toi ! Ainsi commença le tutoiement.

Il me regarda longtemps sans rien dire, je suppose qu'il était normal que je baisse les yeux et je le fis. Je n'étais pas disposé à jouer au malin.

- Une fiche bien chargée, hein l'ami ? - et il agita en l'air une chemise.

Eh bien, c'est la première fois que je me trouve ici. J'essayai de prendre un air innocent.

- Oh, nous ne sommes pas pressés, nous ne sommes pas pressés, il sourit- nous avons suivi tous tes mouvements et quand tu nous a intéressés, hop ! nous sommes allés te chercher chez toi, et maintenant tu es là.

Il fit une pause.

Regarde, il croisa ses doigts et se pencha vers moi, toi et moi nous allons faire un pacte. Tu me dis une série de choses qui nous intéressent, et cette fiche retourne aux archives, on t'oublie, et tout ce qui aura été dit, restera entre nous deux.

Très intéressante, très intéressante, cette fiche. Participation remarquée aux événements de la Seat en 67 ; on le voit dans une manifestation aux côtés d'activistes connus. Cette photo ne te favorise pas tellement. Il me la tendit.

Mon identité ne faisait pas de doute. Et à mes côtés, il y avait Conchi. Je restais froid.

C'était en juillet 1966.

Severino, *Seve*, comme nous l'appelions, était le curé avec lequel j'avais le plus de relations depuis ma période passée à la J.O.C. Dynamique, jovial, direct, sympathique, il semblait venir d'un roman de Van der Meersch.

Un jour, il m'appela au téléphone :

- Je veux te voir. A sept heures à Lamia. D'accord ?

Il se présenta avec son retard habituel, transpirant, souriant, avec une serviette noire sous le bras.

- Bureaucrate !

Regarde, dit-il sans plus de préambule, je veux te présenter à un garçon très intéressant qui vient d'arriver de Madrid, et, baissant la voix, il est trotskyste.

Que veut-il ?

Connaitre des ouvriers, faire de la propagande pour ses idées, monter ici son parti, je suppose. Je ne le sais pas exactement. Tu verras. Je te le présente, et vous parlerez. Il est très cultivé, ainsi de toute façon, je ne crois pas que tu perdras ton temps. Il sera au bar Maryland demain, à cinq heures de l'après-midi. Si jamais je ne pouvais pas y aller, il portera un Triunfo sous le bras. Dis-lui que tu viens de ma part.

Il était là en effet. Même sans le *Triunfo*, je l'aurais reconnu. Eh bien, Pedro, ce fut le prénom qu'il prétendit porter, répondait exactement à l'idée qu'on se fait des révolutionnaires quand on a quinze ans. Moi, j'avais quelques années de plus, mais en la matière, j'en étais resté à l'époque romantique. Tout en lui respirait énergie et vitalité, confiance en soi-même ; moustaches fournies et négligées, très noires, bien étendues jusqu'aux commissures des lèvres, du style de celles que portait Marlon Brando dans *Viva Zapata*. Les narines dilatées et les pommettes saillantes augmentaient son air exotique, mi-asiatique ou mi-métis sud-américain. Les yeux vifs et clignotants, petits, étaient en constante mobilité. De couleur d'acier, on s'attendait à en voir sortir le feu expiatoire, quand Pedro parlait de la bourgeoisie et de l'oligarchie. Je ne connaissais pas bien cette dernière, mais en tout cas, c'était quelque chose que Pedro haïssait avec toute sa force révolutionnaire. Il en parlait en pourfendant l'air avec le fil de sa main ouverte, de la même façon que les lutteurs de karaté.

Il faut combattre la bourgeoisie, continuait-il à dire, et avec sa main ouverte, il la battait déjà une et plusieurs fois. *Les masses sauront comment les arrêter tous, les porcs de bourgeois*, et sa main s'agitait à droite et à gauche, avec énergie, arrêtant déjà les porcs de bourgeois.

Il avait l'éclat de rire facile et bruyant, un sens de l'humour un peu gros, mais contagieux. Quand il parlait de la misère des travailleurs, il savait joindre l'expression de

son visage aux sentiments qu'il exprimait, le regard restait fixé quelques secondes à l'horizon, triste, mais immédiatement, il s'animait avec les détails apocalyptiques de la vengeance imminente.

Je ne me rappelle plus de ce qu'il me dit. Je me rappelle seulement du personnage qui me fit impression. Il était comme on imagine les chevaliers en marche vers la révolution, sans père ni mère, sans patrie et sans maison, une espèce de Zorro justicier, s'insurgeant contre les méfaits de la bourgeoisie, protégeant du mal le prolétariat.

Nous nous fixâmes rendez-vous pour le lendemain dans le même café.

- *Vous n'êtes pas encore grillé*, dit-il, et il disparut.

Il vint avec une fille qu'il me présenta comme la camarade Conchi, de la section *centre* qui était venue avec lui pour former le groupement de la IV^{ème} Internationale en Catalogne. En me donnant ces détails organisationnels, il me témoignait, je pensais, une grande confiance, dont je lui étais très reconnaissant. La camarade Conchi n'ouvrit pas la bouche durant tout l'après-midi. Son aspect général était celui de toutes les militantes étudiantes, d'après ce dont je me rendis compte plus tard blue-jean, un jersey d'été très ample, qui ne laissait pas deviner ses formes. D'autres fois, elle apparaissait avec des vestes d'hommes, toujours dépeignée et sans maquillage, virilisée, asexuée. Mais son regard était intelligent, et son aspect, très nouveau pour moi, m'intéressa.

Ils m'amènèrent différents journaux imprimés par eux-mêmes, dans lesquels les articles étaient presque tous signés par un certain J. Posadas. Ce devait être quelque chose comme le chef suprême, ou le théoricien, ou les deux à la fois. Son nom fut souvent cité dans le cours de la conversation. Ils me parlèrent de l'avancée énorme qui étaient en train de faire les masses dans le monde entier, grâce au programme du Parti Ouvrier Révolutionnaire (P.O.R.). Ils se référaient souvent à la Syrie, au Guatemala et au Mexique, comme pays impulseurs de la révolution. Ils parlaient de la nécessité de construire un *centre de direction* sur lequel pourraient s'appuyer les masses : la trahison des bureaucrates était un des thèmes favoris, qui avait l'avantage commode de donner plusieurs explications. En définitive, le ton était assez optimiste. Les masses sont à point. Le parti, celui de J. Posadas n'a plus qu'à agiter le programme devant elles (les masses), pour qu'elles le reconnaissent comme le leur, et se mettent à lutter pour lui, sous la direction du parti. *Qu'attend donc le parti ?* Se consolider, la répression s'abat toujours sur lui, car la bourgeoisie le reconnaît comme son ennemi le plus dangereux. La bureaucratie des autres partis poursuit aussi les trotskystes, parce qu'ils voient en eux les authentiques révolutionnaires, incorruptibles etc...

Pour moi, qui pour la première fois entendais parler de telles choses, cette explication, claire et simple, qui solutionnait tout, me séduisit. D'un autre côté, l'impénitent idéaliste que je suis, se voyait déjà faire parti du petit groupe d'élus chargés de diriger les masses vers leur libération totale. Je leur dis qu'en principe, j'étais disposé à les aider, qu'ils me passent feuilles et livres, et nous y verrions plus clair. Ils partirent très contents, me lançant un *Salut, camarade !*, pendant qu'ils me serraient fortement la main.

Nous commençâmes à nous voir souvent tous les trois. J'étais enchanté d'avoir un auditoire aussi attentif que le leur ; ils étaient très intéressés par tout ce qui se produisait dans l'entreprise où je travaillais. J'étais surpris de voir qu'une quelconque conversation que je relatais, une

quelconque protestation, bien qu'individuelle, une quelconque plainte exprimée, permettait à Pedro de se lancer dans un mini-meeting sur *le haut niveau de conscience de la classe ouvrière, disposée à suivre la ligne programmatique de la IV^{ème} Internationale*. Et ses yeux d'acier brillaient, les arêtes de son nez se dilataient encore plus. Conchi me regardait, acquiesçant silencieusement, scrutant l'efficacité que me produisaient les paroles de Pedro.

Pour ma part, j'admirais sa capacité d'interprétation révolutionnaire, sa foi dans le parti et la révolution ; mais il y avait quelque chose qui m'inquiétait et produisait en moi de la méfiance, sans savoir exactement ce que c'était. Peut-être ses analyses et ses conclusions forcées ; peut-être l'étrange autorité qu'il s'arrogeait pour pontifier sur tout. Rien ne les assombrissait ; dans les mystérieux arcanes des écrits de J. Posadas, tout était prévu et expliqué. Tous les signes laissaient pressentir la révolution imminente. En définitive, d'où sortait ce couple ? et pourquoi faisaient-ils ce qu'ils faisaient ? Bien qu'ils ne soient pas très enclins à parler d'eux-mêmes, spécialement Pedro, j'eux bientôt la certitude qu'ils n'avaient pas la plus minime expérience de l'usine. Elle, provenant d'une famille confortable de Madrid, elle avait délaissé l'université, et elle s'était destinée intégralement à la conspiration. Quant à lui, il était évident qu'il était devenu un révolutionnaire professionnel depuis longtemps. Il me dit une fois qu'il ne travaillait pas, parce qu'il n'avait pas de carte d'identité, car la police le cherchait pour avoir été jugé et condamné à quatre ans de prison pour rébellion. Sa culture et son aspect général dénotait aussi une origine beaucoup plus bourgeoise que prolétarienne.

Cependant, à cette époque, ces considérations ne me posaient pas de problèmes et plus d'importance que cela. Si on leur demandait quelque idée ou quelque écrit pour les transmettre aux travailleurs de l'entreprise, ils le faisaient avec joie. Ensuite, c'était mon travail de l'adapter à la capacité de compréhension et aux besoins de mes compagnons, pour qui *l'exigence de créer un centre national qui impulse la lutte des masses dans un front unique, comme en Syrie, au Guatemala, d'accord avec les directives du camarade Posadas...* était quelque chose comme un passage de la Bible et des Saintes Ecritures. Je n'osais pas leur dire, car je me trouvais bien en leur compagnie, et je ne voulais pas que se rompe la bonne harmonie existante. Quand ils consentaient à faire une trêve, et à oublier les directives du camarade Posadas, le groupe était réellement un groupe cordial. De nombreuses soirées, nous allions souper dans un restaurant populaire, qui avait un menu à cinq duros. Nous l'avions baptisé du nom de *Salsofios*, parce que le premier jour, Pedro, après avoir fini sa ration, resta sur sa faim, et tendant son assiette vide, demanda au garçon de lui servir plus de *salsofios* qu'il finit en nettoyant l'assiette avec du pain. Ils me donnèrent un nom de guerre, et je me convertis en Léon. Cette entrée officielle dans la clandestinité, m'émotionna énormément. L'intérêt qu'ils portaient à ma vie dans l'entreprise et pour mes problèmes en général, les attentions constantes qu'ils me prodiguaient : *tiens toi qui viens de travailler, tu dois manger plus*, et Pedro versait la moitié de sa ration dans mon assiette, le fait de me considérer comme un des leurs, étaient des choses qu'ils m'accordaient en me faisant sentir que c'était une chose importante. Quand deux hautes autorités de la direction d'un parti politique à échelle internationale m'accordaient tant de temps, c'est qu'ils devaient voir en moi de grosses possibilités, et je me promis de ne pas les décevoir.

Souvent les dimanches, nous allions à la plage. Ils m'apprirent une série de chansons révolutionnaires : *l'internationale*, que je ne connaissais pas, *El gallo rojo*, *Los partisanos*, *O bella ciao*, et d'autres que nous chantions en même temps, plus fort que ce qui aurait été prudent. Quelquefois, nous allions jusqu'à faire les gestes correspondants, levant le poing fermé, regardant alors très excités autour de nous, pour voir si personne ne nous surveillait. Il s'agissait de compenser la mauvaise conscience révolutionnaire que nous avions d'avoir passé tout le dimanche sur la plage. Ce n'étaient pas les seules. A l'heure du dîner, nous essayions de gagner le serveur à nos idées. Si nous lui arrachions quelques phrases contre son patron, ou l'Etat, nous pensions avoir catéchisé le prolétariat. Et à la sortie de l'établissement, nous tenant par le bras, nous chantions avec plus de brio que jamais *Debout les damnés de la terre*... Un dimanche, nous rencontrâmes dans un bar, un Guinéen qui avait une bourse pour apprendre le métier d'électricien dans une école professionnelle. Pedro semblait décidé à le convaincre, avant qu'il ne termine son café, que sa mission consistait, en retournant dans son pays, à soulever les tribus contre l'impérialisme. L'Africain finit son café, nous salua courtoisement, et s'en fut faire la sieste.

Ces échecs «apparents» ne semblaient pas du tout les décourager. Et quand un jour, je leur fis remarquer qu'étant à Barcelone depuis plusieurs mois, ils ne connaissaient pas d'autres ouvriers que moi, et ceci par l'intermédiaire d'un curé, cela ne les surprit pas. Si les choses n'allaient pas bien ici, disaient-ils, c'était temporairement. De plus, il fallait avoir une perspective à l'échelle nationale. A Santander, Séville, Valence et Madrid, se développaient des groupes importants, sans oublier que les masses révolutionnaires du monde entier étaient impulsées par le programme de la quatrième internationale. Et ils me citaient alors un guerillero guatémaltais, fameux trotskyste posadiste, *un des guerilleros les plus actifs et audacieux du continent américain, parce qu'il lutte pour un programme correct.*

J'admettais ces arguments, les considérant comme définitifs, mais pas suffisants pour demander mon intégration dans le parti. Pedro ne faisait pas trop pression pour ce respect ; il me disait souvent que ce qui était intéressant pour eux, c'était de *fonctionner en front uni avec moi* (au moment de notre rupture, il me dira qu'on ne fait pas front uni entre un parti et un particulier...)
- De toute façon, nous voulons t'intégrer, mais tu as raison de vouloir attendre un peu. Ainsi tu connaîtras mieux les écrits de Posadas, et le fonctionnement de notre parti ; il serait intéressant que tu connaisses quelques autres camarades du P.O.R.

Et c'est ainsi qu'ils me présentèrent à Eugénio, leader étudiant de la F.U.D.E., un groupement d'étudiants révolutionnaires.

C'était un garçon très jeune, qui me parut terriblement excité, ce que j'attribuais à sa vie consacrée entièrement au militantisme. Nous dinâmes tous les quatre, et tout de suite se créa cette camaraderie caractéristique au P.O.R., qui remplace la vie de cellule, facilitant à un degré supérieur la répression policière. Selon ce que disait Eugénio, le P.O.R., à travers la F.U.D.E., était le parti qui menait l'initiative politique à l'université de Madrid, où les *carillistes* n'arrivaient pas à avoir des consignes justes. La F.U.D.E. proposait et menait les assemblées. La F.U.D.E.

était l'organisation qui se distinguait le plus dans les manifestations et les affrontements avec la police. Mais il fallait se battre contre les inévitables bureaucrates qui étaient partout, essayant de tout dominer. La fraction prochinoise de la F.U.D.E. gagnait le ponpon, puis qu'elle présentait un programme conciliateur, stalinien et bourgeois. Nous restâmes à bavarder très tard ; il vint dormir à la maison, parce que ni Pedro, ni Conchi ne connaissaient un autre endroit où le loger.

A peine arrivé, il sortit de sa serviette une revue qui comportait un article sur la promotion de la femme en Chine qu'il voulait absolument lire et commenter avec moi. J'argumentais que je devais me lever à cinq heures, et qu'il était plus d'une heure. Il ne parut pas très convaincu, et il continua insistant. Finalement, je ne pus me contenir plus longtemps.

En ce moment, je lui dis, il m'importe peu de savoir ce qui arrive à la femme chinoise, je tombe de sommeil. Adieu.

Je suis sûr qu'il me catalogua comme petit bourgeois révisionniste, avec une vocation de bureaucrate. Il me fallut quatre ans pour le revoir, il ne s'appelait plus Eugénio, il portait la moustache et il avait une fiancée catalane, pas chinoise, avec laquelle il se maria à l'église. Il travaillait dans un journal, et il donnait des cours du soir, parce que *la vie à Barcelone est très chère*. Je suppose qu'ils auront beaucoup d'enfants avec des idées avancées quand ils iront à l'université.

Cet enthousiasme initial, cet optimisme, ce don total, leur conféraient une auréole romantique d'une attraction inégalable. Spécialement pour des jeunes idéalistes doués de l'abnégation, don de soi, générosité, et sacrifice, que devaient posséder ceux qui, il y a vingt ans, s'affiliaient aux missions étrangères. Je crois que pour cela, la majorité des militants trotskystes se recrutent parmi les ex-séminaristes, boys scouts, et les filles émotives par manque de compréhension et d'affection. Etaient également nombreux proportionnellement, les fils d'industriels du Nord, et de médecins et avocats de Madrid. Tous ces jeunes, en rupture ouverte avec leur milieu social d'origine, avaient trouvé dans le parti une nouvelle famille. Les autres militants étaient leurs frères, avec les mêmes idéaux et problèmes, le comité central incarnait l'autorité paternelle absente dans leur enfance.

Carlos, à qui ils me présentèrent à peu près à cette date, était l'exemple typique de militant de la IV^{ème} internationale. Fils d'un réputé médecin madrilène, intelligent et plein de tempérament, il fit connaissance, et se lia d'amitié avec un sympathisant du P.O.R. Il participa à un cours donné par Pedro qui lui présenta une noble perspective pour laquelle lutter. Sa famille ne partageait pas son point de vue évidemment, et Carlos trouva un front de lutte naturel dans sa propre maison. Son père arriva un jour à le menacer de l'expulser et de le déshériter de deux millions de pesetas qui lui revenaient du patrimoine familial. Carlos informait régulièrement son groupe de la marche de sa guerre particulière. Le membre du comité exécutif responsable de ce groupe trouva que sa décision était inopérante ; il défendit la position suivant laquelle Carlos devait se réconcilier avec sa famille pour pouvoir avoir les deux millions qui seraient très utiles pour l'organisation.

(A suivre)

LES PETITS TITRES DU «PROGRES»

DROGUE - Trois sergents aviateurs de la base d'Amberieu organisaient des «haschisch-parties» dans leur appartement.

Lyon - Une très patiente enquête déclenchée par un vol banal de denrées alimentaires vient de permettre au groupe spécialisé des stupéfiants de la section criminelle du S.R.P.J. de Lyon, en étroite coopération avec les brigades de gendarmerie d'Amberieu en Bugey, de Cerdon, Lagnieu, et la brigade des recherches de la gendarmerie de Belley, ainsi qu'avec le concours des services de la sécurité militaire de l'Ain: de procéder à un nouveau coup de filet dans les milieux de la drogue

La fumerie principale de haschisch était installée, depuis quelques mois, dans un logement de trois pièces d'un immeuble paisible, 83 rue de la République

Cet appartement avait été loué depuis février 73 par trois sergents de la base aérienne 278 d'Amberieu, qui recevaient chez eux notamment les week-end les invités des «haschisch-parties».

Hippie ... après ses heures de service.

La vocation des trois sergents n'avait pas résisté au contact des réalités quotidiennes du service, mais il était trop tard pour les regrets.

Yannick Dumora surtout se sentait «prisonnier». Il a, en fait, le tempérament d'un hippie. Dès qu'il avait quitté la base aérienne, il se transformait radicalement, adoptant une perruque et se mettant à gratter de la guitare

L'appartement était devenu un lieu de passage où se retrouvaient d'autres hippies et des jeunes gens de la région

Ce «F 3» servait aussi de gîte à des amis d'étape. C'est ainsi que deux d'entre eux commirent une imprudence qui fut fatale à tout le réseau de jeunes drogués.

Pour se procurer des victuailles à bon compte tous deux avaient cambriolé, au cours de la nuit du 18 au 19 novembre deux magasins «COOP» d'Amberieu. Mais les gendarmes de cette ville et leurs collègues de la brigade des recherches de Belley, les identifièrent au cours d'une enquête éclair

15 décembre

Une jeune chilienne tente sans succès de se réfugier à l'ambassade de France.

Une jeune chilienne de 17 ans a tenté sans succès de se réfugier à l'ambassade de France à Santiago. Melle Alejandra Patricia Briones a essayé de pénétrer de force dans l'ambassade, et a été retenue par deux hommes de l'ambassade : le conseiller Jean-Noël de la Coste, et le premier secrétaire François Nicolot. La police est ensuite intervenue pour procéder à l'arrestation.

CES DEUX LA, ON LES TIENT A L'OEIL, ET ON NE LES OUBLIERA PAS.

(note des informations rassemblées à Lyon)

2 décembre

Manifestation du G.A.R.M. contre la firme américaine I.T.T.

Une quarantaine de militants déménagent deux stands aux «Nouvelles Galeries» de Bron.

Une quarantaine de militants du groupe d'action et de résistance à la militarisation se sont rendus hier, en fin d'après-midi aux Nouvelles Galeries de Bron où ils ont «déménagé» deux stands : des produits de beauté et des ampoules électriques dont les marques dépendent de la firme américaine I.T.T. (International téléphone et télégraphe).

Pendant qu'ils entassaient les produits dans des chariots des tracts étaient distribués aux vendeuses et aux clients du magasin, tracts qui expliquaient leur geste par une phrase du président Allende prononcée aux Nations unies le 4 décembre 1972 : *Messieurs les délégués, j'accuse la I.T.T. devant la conscience du monde de vouloir provoquer une guerre civile dans ma patrie. Cela je le nomme impérialisme.*

C'est donc à la suite des récents événements du Chili que le G.A.R.M. a décidé de lancer une campagne de boycottage des produits I.T.T.

Les manifestants se sont ensuite dispersés dans le calme après avoir accroché une banderole sur le toit des Nouvelles Galeries.

14 décembre

Accident mortel du travail : un jeune employé a la colonne vertébrale brisée par une machine

Un très grave accident du travail est survenu dans la nuit de mercredi à jeudi vers 3h15 aux établissements J.B.Martin, 135, rue du Quatre août à Villeurbanne.

Un employé de la société Activité - M. Jacques Gaumy, 22 ans, demeurant 132, rue Garibaldi, était affairé au nettoyage d'une rame d'apprêt. Soudain, sa chemise fut happée par l'un des rouleaux et le malheureux eut la colonne vertébrale brisée. Selon les responsables des établissements Martin, un tel accident n'aurait jamais dû se produire, car le nettoyage devait être effectué lorsque les machines étaient à l'arrêt

Un nouveau né découvert vivant dans une poubelle d'un immeuble à Annemasse

Annemasse - Dans le sous-sol d'un immeuble situé au numéro 24 de l'avenue de la Gare, un chirurgien-dentiste et sa cliente ont découvert au fond d'une poubelle, un nouveau né vivant

Quelques heures après cette dramatique découverte, les enquêteurs apprenaient l'entrée dans un établissement hospitalier d'une jeune femme présentant les symptômes d'un accouchement récent. Il s'agissait d'une mineure de 19 ans. Interrogée, elle a reconnu avoir accouché, seule, sur le palier du quatrième étage de l'immeuble dans la cave duquel, prise de panique, elle avait déposé son enfant.

LE TRIOMPHE DE L'ANARCHIE.

Tu veux bâtir des cités idéales
détruis d'abord les monstruosités
gouvernements, casernes, cathédrales,
qui sont pour nous autant d'absurdités ;
dès aujourd'hui, vivons le communisme
ne nous groupons que par affinité
notre bonheur naîtra de l'altruisme
que nos désirs soient des réalités.

Debout debout, compagnons de misère
l'heure est venue, il faut nous révolter
que le sang coule et rougisse la terre
mais que ce soit pour notre liberté
c'est reculer que d'être stationnaires
on ne fait rien de trop philosopher
debout debout vieux révolutionnaire
et l'Anarchie bientôt va triompher.

Empares-toi de l'usine
du capital ne sois plus serviteur
reprends l'outil et reprends la machine
tout est à tous rien n'est à l'exploiteur
sans préjugés suis les lois de la nature
et ne produis que par nécessité
travail facile ou besogne très dure
n'ont de valeur qu'en leur utilité.

On rêve amour au-delà des frontières
on rêve amour aussi de ton côté
on rêve amour dans les nations entières
l'erreur fait place à la réalité
oui la patrie est une baliverne
un sentiment doublé de lâcheté
ne deviens pas de la viande à caserne
jeune conscrit mieux te vaut désertier.

Quand ta pensée invoque ta confiance
avec la science il faut te concilier
c'est le savoir qui forge la conscience
l'être ignorant est un irrégulier
si l'énergie indique un caractère
la discussion en dit la qualité
entends, réponds mais ne sois pas sectaire
notre avenir est dans la vérité.

Place pour tous au banquet de la vie
notre appétit seul peut se limiter
que pour chacun la table soit servie
le ventre plein l'homme peut discuter
que la nitro comme la dynamite
soit là pendant qu'on discute raison
s'il est besoin renversons la marmite
mais de nos maux hâtons la guérison.

US

Il y a 5 ans, la communauté noire de Buffalo, état de New-York, était en rébellion ouverte contre l'Etat. Il y a 3 ans, toute la communauté se soulevait contre la police locale : de nombreux combattants trouvèrent refuge dans la librairie afro-asiatique de Martin SOSTRE, noir Portoricaïn de 50 ans, qui avait travaillé comme ouvrier métallurgiste, avant d'économiser l'argent nécessaire pour ouvrir la librairie et un centre communautaire.

Le 4 juillet, la police envahit la boutique et arrêtait le militant anarchiste Martin Sostre, et sa collaboratrice, Geraldine Robinson. Martin fut accusé de rébellion, tentative d'incendie, possession de narcotiques et voies de fait. La caution fut fixée à un prix inaccessible, et la presse s'acharna contre lui. Il a été condamné à 41 ans de prison, la peine principale provenant de Arto Williams (un condamné toxicomane à l'héroïne, qui a, depuis, retiré son témoignage à charge, déposé pour s'épargner une autre condamnation), et du sergent de police Alvin Gristmacher (renvoyé depuis de la police, pour concussion et trafic de drogue).

Sostre est donc en prison depuis 1968. A Clinton, qu'il décrit comme étant la prison *la plus reculée, la plus inaccessible et la plus dure* de l'état, son courrier a été retardé et saisi, il a été battu et torturé, et, par l'intermédiaire d'un comité de soutien, il vient de porter plainte contre les autorités de l'Etat de New-York pour attaque contre sa personne.

Il a été accusé le 7 juin dernier par le tribunal du Comité de Clinton d'agression contre les gardes de la prison ; Martin refusa le procès, déniait toute compétence au Grand Jury qui l'accusait, et il ne lui fut pas possible d'obtenir un avocat.

Cette accusation remontait à un incident qui eut lieu le 19 mai, quand Martin fut sauvagement battu au cachot (où il était confiné depuis dix mois) par 7 gardes, avant d'être conduit à une audition devant la Cour Fédérale, au cours de laquelle le témoin A. Williams reviendra sur son témoignage de 1968, et admettra qu'il avait aidé la police de Buffalo à arrêter Sostre pour ses idées et ses activités politiques.

Martin souhaite le soutien international des militants anarchistes. Ecrivez au juge John T. CURTIN, US COURTHOUSE, BUFFALO, NEW-YORK 14201, pour exiger la levée de toutes les accusations et la libération de Martin.

Envoyez les doubles. (et les lettres pour Martin) à :
Martin SOSTRE DEFENCE COMMITTEE, PO BOX 839
ELLCOTT STATION

NEW-YORK 14205 - USA

LES TROPIQUES LES PLUS RICHES DU MONDE.

Les Tropiques les plus fascinants, ceux de l'Afrique Noire les voici tout près de chez vous. Là vous allez découvrir un monde profondément authentique, des civilisations ancestrales aux rites étranges... La nature généreuse vous offrira tous les paysages, la steppe, la savane, la forêt équatoriale, les immenses plages de sable fin. (Air Afrique)

Au Sénégal par exemple, du sable, il commence à y en avoir un peu trop, pas seulement sur les plages, mais sur de grandes étendues encore vertes et fertiles il n'y a pas si longtemps.

La culture forcée de la cacahuète

Dans de nombreuses régions, la mise à nu des sols n'est pas due seulement à des facteurs climatiques défavorables, mais à une orientation forcée de la production agricole vers la quasi-monoculture de l'arachide. Tout ce qu'ont fait les administrations coloniales (portugaise et française) pour favoriser les communications et la mise en valeur de certaines terres, a été dicté par leur souci premier de répandre cette culture (nouvelle forme de traite, après celle des esclaves et du caoutchouc), au détriment du riz et du mil, qui sont la base de l'alimentation de la population. Juste après l'indépendance, la politique agricole envisagée par le gouvernement de Senghor allait dans le sens du développement de ces cultures vivrières, ce qui n'est jamais resté qu'à l'état de bonne intention : les déclarations officielles ne laissent bientôt plus de doute quant à la priorité donnée à l'arachide, c'est-à-dire à la conservation des intérêts de la bourgeoisie commerçante et bureaucratique de Dakar, ainsi que des propriétaires terriens et des grands marabouts, qui disposent pour cultiver leurs champs d'une main-d'œuvre importante et gratuite (travailleurs saisonniers et disciples).

Tous les moyens financiers accordés à la recherche agronomique et au *développement rural* sont conditionnés par cette orientation presque exclusive.

En même temps, on assiste à l'abandon de rizières très fertiles au profit de l'arachide : par exemple, dans toute la région de la Basse-Casamance (au sud), traditionnellement rizicole, les paysans avaient recours depuis longtemps à des techniques très élaborées pour le drainage, le dessalement et l'enrichissement des sols, même la création de polders dans des terrains gagnés sur les marigots. Sous les pressions des colons, de l'ethnie voisine Manding (guerriers et commerçants islamisés), puis des fonctionnaires venus de Dakar, les paysans, forcés de s'insérer dans le circuit monétaire pour payer l'impôt, et répondre aux obligations imposées par les religions nouvellement implantées par les missionnaires et les marabouts, se consacrent de plus en plus à la culture de l'arachide.

Ce qui se traduit par une baisse continue de la production de riz, et une régression des techniques de la riziculture. Le travail des rizières est entièrement laissé aux femmes, qui ne peuvent à elles seules assurer le labour profond, le transport du fumier, le repiquage, la récolte et

commander l'inondation des rizières. Tandis que l'homme se limite à la culture de l'arachide (qui demande d'ailleurs bien moins de travail), et qu'il contrôle ainsi tout seul les revenus monétaires de la famille, la femme est cantonnée à la production vivrière et domestique, - d'où instauration d'un nouveau type de rapports entre hommes et femmes.

En plus, tous les travaux collectifs de défrichement, endiguement, drainage, sont abandonnés, chaque homme ne s'intéressant plus qu'à sa parcelle d'arachide.

Un déséquilibre vivrier croissant en temps normal.

C'est le résultat inévitable de la politique suivie ; mais ce n'est qu'au moment où ce déséquilibre qui va en s'aggravant depuis une quinzaine d'années, en est arrivé à un point trop critique, et qu'on ne peut plus le passer sous silence, que le gouvernement sénégalais, comme les pays occidentaux s'en sont alarmés officiellement. Alors que plus de 80 % des habitants sont des paysans, les importations de riz et de céréales n'ont pas cessé d'augmenter : elles ont même triplé entre 1956 et 1966, années pendant lesquelles les pluies avaient dans l'ensemble été particulièrement favorables. Même dans les campagnes on est obligé de recourir aux vivres achetés à l'étranger pour supporter la période de soudure (qui dure de 1 à 5 mois avant la récolte). Globalement, les exportations d'arachide ne couvrent même plus les importations de céréales.

Mais pour la majorité des paysans, cela se traduit par un endettement chronique, les revenus tirés de la vente de l'arachide ne leur suffisant même plus à acheter de quoi manger : en 1930-38, ils obtenaient 1,160 kg de riz pour 1 kg d'arachide, en 1970, ils n'ont plus que 0,380 kg de riz. Dans les mois qui précèdent la récolte des arachides se pratiquent des formes d'usure incroyables (sur les instruments agricoles), et des « préventes » à des prix dérisoires.

« La terre vieillit »

Il n'y a pas besoin d'être expert pour se rendre compte de la dégradation des sols, résultat à la fois de défrichements menés comme des opérations expéditives, et de la monoculture. Les défricheurs les plus redoutables sont les Mourid, confrérie musulmane regroupant autour d'un marabout, déjà grand propriétaire foncier, un certain nombre de disciples (souvent plus d'une centaine), qui lui cultivent gratuitement ses champs pour gagner leur paradis. La conquête des nouvelles terres tient plutôt du rasage complet, duquel aucun morceau de végétation naturelle ne réchappe. Tous les arbres sont abattus au coupe-coupe, puis on y met le feu. Dès lors le sol n'a plus aucune protection contre le vent, les eaux de ruissellement, le soleil. Et l'arachide épuisant très vite les sols, c'est sans cesse de nouvelles terres qui se transforment en brousse pelée. Il y a au moins vingt ans que des études ont montré qu'un tel mode de culture avait pour principal effet d'entraîner en profondeur les éléments les plus fertiles, les matières chimiques et organi-

ques indispensables, et d'augmenter la perméabilité des sols (donc réduction de la capacité de rétention de l'eau en surface). L'érosion est alors d'autant plus efficace que que l'arachide est une plante qui demande d'être très soigneusement sarclée.

Il ne faut pas s'étonner des conséquences de la sécheresse dans des régions où on trouve en temps normal les sols les plus squelettiques du pays ; l'ancienneté relative de la quasi-monoculture d'arachide n'a fait qu'accentuer la dépendance de ces régions par rapport aux variations pluviométriques. Et ce n'est pas sur l'administration de Senghor qu'il faut compter pour faire appliquer les quelques règlements existants en la matière, compte tenu de l'influence politique prépondérante des marabouts, sans lesquels le gouvernement ne peut pas faire grand chose.

Les autres paysans, installés depuis longtemps dans les villages du bassin arachidier, qui ne disposent pas d'autre force de travail que la leur, ni d'autres terres que les champs qu'ils cultivent, constatent amèrement que la terre «vieillit», et qu'ils crèvent de plus en plus de faim. Il faut croire que dans la voie sénégalaise du socialisme, la religion compte plus que les connaissances agronomiques, mais surtout que la condition réelle des paysans, agriculteurs et éleveurs (A vant qu'on s'occupe d'appuyer les foules sur les cadavres de leurs bêtes).

Des «réserves» pour les nomades

La progression des Mourid vers l'est s'est faite à partir des points d'eau dont ils accaparent les abords. Or la plupart de ces points (puits et forages profonds), avaient été aménagés soit par les pasteurs Peul eux-mêmes, soit à leur intention exclusive. Mais les Mourid (les marabouts) sont très vite informés de l'existence de tel ou tel nouveau point d'eau, du fait de leurs liens avec l'administration, et obtiennent aussitôt l'autorisation d'y accéder. Et ils ont vite fait de chasser les Peul et leurs troupeaux des champs qui viennent d'être défrichés. Les paturages sont de plus en plus éloignés des points d'eau, dont l'accès leur est même interdit pendant toute une partie de l'année. Malgré une résistance parfois très dure contre les arrivants, qui bénéficient de la complicité de l'administration, les Peul sont peu à peu refoulés vers le centre du Ferlo, région la plus défavorisée et désertique. La seule mesure effectivement adoptée par le gouvernement est la création de réserves où on veut les cantonner, au moment même où le développement de centres urbains et la construction du chemin de fer Kaolak-Tambakounda leur auraient permis d'écouler le lait de leurs vaches à proximité de leurs anciens pâturages.

L'absence d'une politique d'aménagement des abords des forages va de pair avec l'indifférence officielle totale en ce qui concerne le ravitaillement en eau des régions rurales et des quartiers pauvres des villes. Seuls sont assurés les besoins du quartier des buildings, résidences et hôtels de Dakar, ainsi que des centres administratifs ruraux.

Le reste (la majorité) de la population se débrouille en faisant la queue aux bornes fontaines, fermées de 6 h du matin à 22 h le soir pendant une partie de l'année, et en allant puiser souvent très loin.

Il a fallu que des paysans cassent à coups de pioche les tuyaux qui apportent à Dakar l'eau d'un lac situé à 200 km au nord, pour qu'on commence à se pencher sur leur situation.

«Une intervention fraternelle et désintéressée peut sauver des vies humaines etc...»

Les aides accordées par les pays occidentaux ne leur coûtent pas cher au regard des bénéfices industriels, commerciaux, et des débouchés touristiques que leur rapportent la plupart des pays d'Afrique noire. Au Sénégal, 99 % du chiffre d'affaires de l'industrie est réalisé par des Européens, que par ailleurs le projet d'institution d'une zone franche industrielle pour les entreprises étrangères tournées vers l'exportation, au sud de Dakar, ne peut laisser indifférents. (et on peut être sûr qu'ils auront l'eau en plus).

Mais au Sénégal même, la sécheresse est une bonne aubaine pour certains commerçants, bureaucrates et *politiciens*. Les bourgeois sénégalaise et internationale y trouvent leur compte. Le président Senghor, plus pré-occupé de ses tournées diplomatiques et de son image aux yeux des nations, que de la situation de la paysannerie et des chômeurs de son pays, n'a lancé un *cri d'alarme*, que lorsqu'il n'a plus été possible de cacher les choses, et ce d'autant plus qu'en février 73, allait avoir lieu l'élection présidentielle. Même assuré d'être réélu, il fallait faire quelque chose. Une campagne de solidarité menée par un Fond National est ouverte, à grand renfort de promesses les plus lyriques : *Dans 10 ou 12 ans, la région de Diourbel* (en plein bassin arachidier, et actuellement sinistrée) sera un pays de jardins et de fleurs.

Les fonds sont rassemblés par un prélèvement obligatoire d'une journée de salaire pour tous les salariés, et permettent de distribuer 6800 t de riz (le déficit de la production céréalière étant de 150 000 t), acheté 25 f CFA (0,50 F) sur le port de Dakar, et revendu 41 f CFA le kg au détail.

Après quoi le président retourne à ses occupations de président.

Mais jamais on n'a défini concrètement les modalités de distribution du riz stocké sur le port de Dakar. Tout ce qui arrive est d'abord bloqué sur les quais, le temps que les douaniers opèrent les formalités et taxations qui frappent toute importation, vivres et médicaments comme le reste, mais aussi que les organismes distributeurs jugent le moment venu pour écouler, au compte-goutte, le riz qui se trouve là. Toutes les aides sont commercialisées par le circuit habituel : l'Office de Commercialisation Agricole du Sénégal (société d'état), fixe aux commerçants des quotas et des marges bénéficiaires. Là s'arrête le contrôle de l'administration. Aucun moyen de transport spécial n'est affecté à la distribution des vivres, ce sont les entreprises privées qui s'en chargent, et qui, pas plus que les autres entreprises commerciales, n'ont intérêt à organiser les choses rapidement. Car pendant ce temps, les prix montent : le kg de riz, vendu encore 41 f CFA en février, atteint 85 f à la fin du mois d'août (au prix officie). Sur le marché noir, un sac de 100 kg est revendu 10 000 (pour se repérer, la moyenne du revenu annuel d'un paysan est estimée à environ 11 500 f, et en temps normal, 100 kg de riz nourrissent une famille de 6 à 8 personnes pendant à peu près 5 semaines).

Dans chaque région, le préfet fait une répartition, sur le papier, des quantités de vivres affectées à chaque village. du moins à ceux qui ont pu envoyer un délégué assez virulent pour rappeler qu'ils existent. Mais tout passe en fait par les commerçants habituels. Quand le riz arrive dans le centre administratif de la région, parfois un ou deux mois en retard par rapport aux promesses, il en manque déjà une bonne partie sur ce qui était initialement prévu. Bureaucrates, fonctionnaires et cadres UPS

(Union progressiste sénégalaise) se sont servis directement et gratuitement sur le port, pour les besoins de leurs familles, amis..., et pour se prémunir contre la hausse et le rationnement. Ça peut être aussi par camions entiers que le riz est détourné, pour être par exemple revendu en Gambie. Et si parfois, le journal de Dakar dénonce le scandale, c'est pour s'élever contre l'ignominie du chauffeur, qui pourtant n'a fait que suivre les ordres de son patron, mais va pourrir pour lui en prison.

Le riz est ensuite réparti entre les différents points de vente, qui sont tenus par des sociétés aussi bien étrangères, (françaises et libanaises), que sénégalaises. Et par exemple, les Français qui détiennent 5 des plus importantes sociétés de distribution, récupèrent directement sur les bénéfices de la vente ce que la *métropole* a pu généreusement accorder.

Les villages sont ravitaillés par l'intermédiaire du détaillant qui y est installé en temps ordinaire, et les paysans sont donc soumis à l'honnêteté aléatoire de ce dernier (surtout pour le pesage). D'autant plus que n'arrive effectivement au village que la moitié ou le tiers de la quantité allouée au départ, si ça arrive. Le reste *s'est perdu* entre le centre administratif et le village. C'est-à-dire qu'il est stocké dans une arrière boutique, ou chez un fonctionnaire, et qu'une partie en réapparaît sur le marché noir. Souvent, les paysans n'ont pas droit à plus de 3 kg par famille (c'est-à-dire en moyenne, pour 2 jours de nourriture).

Dans ces conditions, de nombreux paysans, hommes et femmes, partent pour Dakar, dans l'espoir de ramener quelque chose. En général, le lendemain ou 2 jours à peine après qu'une arrivée de riz soit connue, il ne reste plus rien au prix officiel, alors que des tonnes de céréales sont bloquées sur les quais du port, tout près de là.

Il y en a d'autres pour qui la sécheresse est une bonne affaire : les cadres de l'U.P.S. C'est sur l'idée de *solidarité nationale* que s'appuyait la campagne électorale de Senghor, étant naturellement entendu que les intérêts de la nation sont ceux de l'U.P.S. Au nom de cette solidarité, on va voir dans les villages de brousse les militants U.P.S. s'affairer très activement ; car la commercialisation des vivres est en fait un moyen de contrôle et de quadrillage très simple pour le parti : les tickets de rationnement, sans lesquels on n'a pas le droit d'acheter de riz, ne sont distribués qu'aux paysans qui ont pris la carte U.P.S. Avant chaque arrivée prévue de vivres, les militants font en vitesse la tournée des villages pour distribuer cartes et promesses. C'est à peu près la seule action dans laquelle le parti et le gouvernement semblent consacrer de réels efforts pour *l'aide aux régions sinistrées*. De toute façon, il n'y a pas à attendre autre chose de l'administration de Dakar, qui se préoccupe surtout de tirer son épingle du jeu, et de ne pas gâcher la saison touristique. Pour *Le Soleil*, journal dakarais porte-parole du gouvernement, les pannes de bacs, qui isolent certaines régions des semaines durant, les bébés étouffés dans les queues... tout ça c'est bien malheureux, mais plutôt loin, et personne ici n'y est impliqué. Pourtant on demande aux paysans et aux chômeurs de Dakar, de prendre patience, d'espérer un peu dans *Le Sénégal des puits et des barrages* et dans la réalisation promise de grands projets industriels... En attendant, on servira toujours aux touristes *la plénitude des civilisations et des cultures de l'Afrique Noire*.

GREVES A LYON-MOUCHE

Grève des cheminots des 20 et 21 septembre, des 2 au 4 octobre et du 11 octobre, au dépôt de LYON-MOUCHE, milieu roulant.

Ce dépôt a un effectif d'environ 400 roulants titulaires et 150 à 200 sédentaires détachés au service roulant, d'où un effectif global de 550 à 600 agents suivant les périodes. Sur le plan régional : un des centres les plus importants de la région Sud-Est avec DIJON PERIGNY.

Ces trois grèves ont la particularité d'être « tournantes » Tournantes, d'abord par région, et ensuite par service.

Cinq grandes régions : NORD, SUD-EST, SUD-OUEST, EST, OUEST. Dans le Sud-Est une sixième région a été aménagée, appelée région méditerranéenne.

Trois services : l'Exploitation, La traction, Voies et Bâtiments. Les deux premiers sont les moteurs essentiels d'une grève car ils comportent les postes clé de la dynamique à la SNCF. Pour le service Exploitation : les attelers, les trieurs de wagons, les aiguilleurs, Pour le service traction : les roulants.

Ces grèves paraissent efficaces économiquement et pourtant elles sont assez mal ressenties comme telles par un certain secteur cheminot.

Appelons secteur secondaire l'infrastructure de la SNCF (il en reste peu) Il s'agit des ateliers traction, ateliers exploitation, service voies et bâtiments, où les grèves tournantes n'ont aucune incidence économique.

Par contre dans le service primaire (ou structure) composé des roulants, aiguilleurs, trieurs, ces mouvements paralysent totalement les services, à condition qu'ils soient relativement longs. Dans ce secteur là on trouve ceux qui sont satisfaits du déroulement de ces grèves. Les sédentaires, n'ayant qu'un seul service, ne voient pas l'utilité de ces grèves par rotation.

Les trains étant pour la plupart interrégionaux, surtout les trains de marchandises, on peut dire que dans un premier temps, le principe de ces grèves gêne la SNCF. Si on lie à cela une grève tournante des services Exploitation et Traction à l'intérieur d'une même région (ces services étant absolument complémentaires) on double leur efficacité.

Cette forme de grève bien organisée et assez prolongée a l'avantage d'être peu coûteuse pour les grévistes. Ils peuvent donc tenir plus longtemps. Elle paralyse le trafic à un haut niveau. Elle désorganise l'entreprise à plusieurs niveaux : gestion économique et gestion administrative. Pour la SNCF elle est très coûteuse, non seulement sur le plan de l'exploitation, mais aussi parce qu'elle oblige à payer des travailleurs sans travail, à payer des dérogations aux règles de travail en nombre important, en un mot à payer les causes de la désorganisation.

Le désavantage (si cela en est un) est la non-participation du secteur secondaire. En fait il serait préférable que ce secteur, non essentiel dans ce genre de grèves, s'abstienne du mouvement et apporte plutôt un soutien matériel aux autres grévistes, ce qui n'enlève rien aux revendications globales des cheminots.

Première grève des 20 et 21 SEPTEMBRE

Seules la CGT et la CFDT y participent. Les autres syndicats ayant signé l'accord salarial 1973 n'y participent pas (FGAAC - CFTC - CGT-FO) Participation donnée par les syndicats : 52%. Cette grève porte sur 10 revendications, dont les salaires et les conditions de travail sur un plan général et catégoriel. A noter que sur les augmentations de salaire, il y a une demande d'augmentation non hiérarchisée : 15 points pour tout le monde (la valeur du point étant identique pour tous) et une augmentation hiérarchisée de 4%.

Meeting au dépôt de LYON-MOUCHE. Chaque délégué : CGT et CFDT, expose les revendications sans commentaire superflu. Réunion très brève, écoutée et suivie avec indifférence, et où la question rituelle finale : « Vous n'avez pas de question à poser ? » n'a aucun écho.

Des questions il y en avait, mais elles seront débattues après la réunion par petits groupes. Seulement 50 personnes à ce meeting, participation inférieure à la moyenne habituelle.

A noter que cette grève n'est pas partie de la Base, ainsi que les deux suivantes.

Grève du 2 au 4 OCTOBRE

Comme la précédente, seules la CGT et la CFDT y participent : Taux de participation donné par les syndicats : 55, 86%. Mêmes revendications que précédemment. Meeting à LYON MOUCHE avec 60 à 65 roulants. Même passivité que lors de la grève de septembre. Discussion par groupes pendant que les délégués exposent les faits. Le 4 octobre, meeting général CGT réunissant les cheminots lyonnais de toutes sources, à la Bourse du Travail. Le bruit avait couru qu'un micro circulerait pour que l'on puisse poser des questions.

Participation : 150 à 200 cheminots: Trois discours : un critique vis-à-vis de la CFDT, un deuxième sur nos revendications, un troisième sur nos moyens de lutte. De visu, trois gars au moins s'étaient endormis. Pas de micro baladeur. Passivité totale de l'assemblée. Presque un modèle.

Grève du 11 OCTOBRE - La plus courte

Réunion générale des cheminots CGT de la Guillotière (service traction et exploitation) Nombre de participants : 25. Quelques questions furent posées :

- Pourrait-on connaître les suites que les travailleurs donneront au mouvement ? On continue ou on s'arrête ?

- Pourquoi les grèves tournantes ont-elles été si éloignées, alors que leur efficacité repose sur leur rapprochement ?

- Pourquoi encore des augmentations au pourcentage ?

Réponses à ces questions : toujours aussi évanescentes, voire fuyantes, comme sur la hiérarchie par exemple : « on va pas rester là jusqu'à demain ... »

Participation à cette grève : environ 50 %

Les pourcentages de grévistes cités sur le plan local sont à peu près le reflet national.

EXPLICATION SUR LES DIFFERENCES DE POURCENTAGES CITES PAR LES SYNDICATS ET PAR LA SNCF

Le syndicat comptabilise les cheminots qui vont travailler et les retranche de l'effectif total, sans tenir compte des gars qui sont en maladie, en repos, en congé, c'est à dire des gars qui ne sont pas au travail et qui pourraient éventuellement être grévistes.

Le patron ne comptabilise que les seuls gars portés grévistes sans tenir compte du nombre d'agents ne travaillant pas et étant en maladie, en repos ou en congé.

Cette différence porte environ, régulièrement sur 25 à 30 % des cheminots. Cette différence peut être augmentée avec une éventuelle tricherie sur les chiffres, bien entendu.

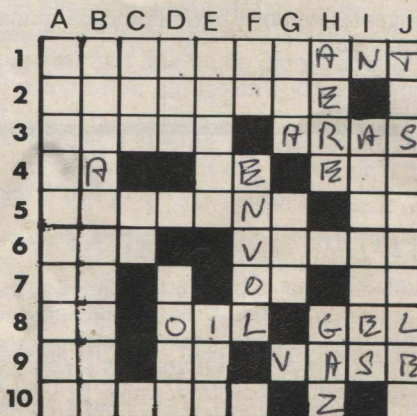
Voici résumé en quelques mots ces trois grèves que l'on pourrait mettre sous le signe de la passivité et de l'indifférence, tout au moins en ce qui concerne le dépôt LYON MOUCHE: Les gars sont lassés des discours uniformes, lassés d'être toujours traités en gamin, lassés de ne jamais, ou si peu, voir leurs revendications satisfaites. Cet état de fait ne peut pas durer et nous verrons certainement éclater un jour très prochain le mécontentement latent des travailleurs SNCF.

Horizontalement :

- 1 - Tout le contraire d'un tiède
- 2 - Tue-t-il ? Il ne semble pas.
- 3 - Grands aires - Beaux parleurs
- 4 - Possessif - bruit de moteur - Y a-t-il du nouveau ?
- 5 - Arbre délavé - Note
- 6 - Fleuve - Sournois
- 7 - Remplacé par la TVA - consomme doublée - participe
- 8 - Un peu de fuel - Essence - Grand froid
- 9 - Participe - Fleuve - Boue
- 10 - Une des choses propres à l'homme

Verticalement :

- A - Grue ou chandelle
- B - Noceur
- C - En rade - Morceau choisi de Lulli
- D - Visée d'abord - gratte
- E - coulé en plein vol - N'est pas dure à cuire
- F - Un peu de quoi - Coup de pied
- G - Moula presque - Invitation au voyage
- H - Desseré - Aérien
- I - Certaines de nos cours
- J - Une des choses propres à l'homme



COMMUNIQUE

Nous sommes un certain nombre d'ouvriers, de petits producteurs et de petits employés, bref, des petites gens de la région lyonnaise. Après avoir fait l'expérience du P.C.F. et des gauchistes, de la C.G.T. et de la C.F.D.T. de la gauche et l'extrême gauche, nous nous sommes retrouvés sur quelques idées très simples :

- Nous, les ouvriers, les artisans, petits paysans et commerçants et les petits employés, nous avons en nous toutes les capacités nécessaires et suffisantes pour mettre sur pied une autre société. Nous n'avons pas à rechercher d'alliance avec les cadres, politiciens, intellectuels, techniciens, étudiants, etc ... qui ne cherchent qu'à se servir de nous pour prendre la place de ceux qui tiennent aujourd'hui le pouvoir central.

- En nous organisant collectivement nous sommes capables de prendre en main toutes les fonctions nécessaires à la vie sociale, sans chefs, sans cadres, sans députés, sans guides et sans tabous. Le seul problème c'est que des millions de petites gens arrivent à en prendre conscience.

- Il ne sera pas possible de changer la société pacifiquement et progressivement, parce que la bourgeoisie intellectuelle et possédante nous résistera par tous les moyens.

Ces idées là, résumées à peu près la façon dont il faudra s'y prendre, selon nous, pour «changer la vie».

Changer la vie, c'est changer la vie quotidienne, tout le reste ça n'est que des discours ou des promesses électorales. Changer la vie, ça veut dire pour nous :

- Améliorer considérablement les conditions de vie matérielles, avec les moyens de production qui existent aujourd'hui, il est évident que c'est possible.

- Changer complètement le contenu moral, social et individuel, de la vie par de nouveaux rapports entre les hommes. Faire en sorte que l'organisation économique de la société ne jette pas les gens les uns contre les autres comme aujourd'hui et permette à chacun de développer pleinement toutes ses capacités dans tous les domaines.

- Changer les rapports entre la société humaine et la nature etc...etc...

Nous avons mis plusieurs années pour arriver à concevoir tout un ensemble de mesures pratiques qui permettent de servir cette conception de la vie en tenant compte de la nécessité de battre et de mater la bourgeoisie intellectuelle et possédante qui cherchera toujours à réapparaître sous une forme ou une autre. Nous avons cherché ce qui fait le fond de l'exploitation de l'homme par l'homme pour proposer une façon de s'organiser socialement qui la rende impossible. Tout cela nous en avons fait une brochure qui doit sortir début 74 et dont nous ne pouvons donner ici qu'une petite idée.

Aussi nous vous demandons, premièrement de nous envoyer vos remarques, vos critiques, ou mieux, de prendre contact pour en discuter et participer à la réédition définitive à grand tirage qui sera nécessaire pour toucher des millions de gens. Pour l'instant, notre brochure n'est qu'une première proposition, à compléter à corriger. Elle n'est pas «fermée».

Nous vous demandons deuxièmement de nous aider à crever la conspiration du silence sinon de la calomnie que l'on ne manquera pas d'organiser contre nous dans les premiers temps parce que nous refusons de dire qu'on ne peut pas se passer de chefs, de cadres, de spécialistes, de gens qui pensent et décident pour les autres; et que nous ne voulons pas non plus créer une nouvelle organisation-boutique mais chercher simplement à regrouper les petites gens qui sont d'accord avec quelques idées toutes simples, parce-que à notre avis c'est suffisant pour arriver un jour à bouleverser la société !

Nous sommes sur que ce genre d'idées sont déjà très largement répandues en vérité parmi les ouvriers, les petits producteurs et employés. Ce qu'il manque aujourd'hui c'est une expression publique claire, sûre, qui permette à tous ceux qui les partagent déjà de se regrouper. Toutes les personnes qui prendront contact, tous les avis, les critiques qu'on nous fera seront les bienvenues, dans la mesure ou c'est des petites gens qui les feront.

Nous n'avons pas la place d'en dire plus ici, lisez cette brochure et dites nous ce que vous en pensez :

Pour recevoir la brochure écrivez à :

Maurice LACOUTURE
Boite Postale 238
69200 VENISSIEUX

Pour participation aux frais : C.C.P. LYON 5.227-79

LE CONFLIT DU MOYEN ORIENT

Aucune lutte nationale ne peut conduire au socialisme, Entre la peste de l'Etat d'Israël et le choléra des Etats arabes (même en formation), il n'y a pas à choisir; et puisqu'il faut rappeler les grands textes, rappelons-les :

« S'ils s'obstinent, ces cannibales,
à faire de nous des héros,
ils sauront bientôt que nos balles
sont pour nos propres généraux.
C'est la lutte finale
Groupons-nous, et demain
L'internationale
Sera le genre humain. »

CHILI

DES COMITES DE QUARTIER

POUR QUOI FAIRE ?

Huit ans après les comités Vietnam, des comités de quartier reflorissent pour le soutien de la lutte armée du peuple chilien. Ce que la situation palestinienne n'avait pas permis, le Chili l'offre enfin. Les vieux militants découragés par l'agitation stérile au sein des appareils, et plus ou moins retirés des affaires politiques, vont pouvoir effacer leur mauvaise conscience en retrouvant les bonnes vieilles pratiques de leur jeunesse : le porte-à-porte, les réunions du mardi soir, et les collages d'affiches. Des centaines de jeunes vont surtout découvrir les joies de la politique et, au travers des luttes obscures et implacables pour le contrôle des comités, apprendre peu à peu le langage des trotskystes, des maoïstes, des staliniens, et choisir, au gré des circonstances, leur *famille politique*. Personne ne peut discuter l'immense utilité que représente pour les organisations d'extrême gauche, l'écrasement de la classe ouvrière et des paysans chiliens. On a les organisations de masse qu'on peut. Et si les luttes lycéennes et étudiantes peuvent apporter conjoncturellement des forces fraîches, rien ne vaut, l'expérience l'a montré, un Viet-nam ou un Chili pour recruter, occuper, et former de façon permanente et continue un nombre appréciable de militants.

Il n'est pas question, bien évidemment, de nier la nécessité d'aider, **par tous les moyens**, les ouvriers, les paysans et les militants de gauche chiliens, pourchassés par les fascistes. Il faut obliger les gouvernements à prendre position, à accueillir les réfugiés. Il faut créer un mouvement d'opinion international, capable de faire pression sur le gouvernement chilien, et l'empêcher ainsi d'écraser pour de nombreuses années, le mouvement ouvrier et révolutionnaire chilien. Mais cet objectif ne peut être obtenu, avec quelques espoirs de succès, qu'au prix du plus vaste rassemblement possible des institutions politiques, syndicales, religieuses et humanitaires.

De ce simple point de vue - une défense efficace du mouvement ouvrier et révolutionnaire chilien - il est inacceptable que des groupes et organisations prétendent assujettir l'aide aux camarades chiliens à des critères *politiques* dont ces groupes sont bien évidemment, et pas par hasard, les seuls juges. Lorsque les organisations d'extrême gauche nous parlent de soutenir *politiquement* la lutte du peuple chilien, de *populariser* ces luttes, c'est un langage que nous connaissons trop bien.

Il s'agit pour les différents groupuscules, non pas de rechercher d'abord les meilleurs moyens pour aider les ouvriers et les militants chiliens à survivre après l'échec qu'ils viennent de connaître, mais surtout de profiter des événements du Chili pour faire progresser leurs *idées*

pour *grossir leurs rangs*, en imposant ce qui constitue la base de leur existence : leur conception tactique et stratégique de ce que doit être la révolution. Il s'agit pour eux non pas de contribuer à rassembler toutes les forces et les institutions capables d'exercer une pression sur les Etats, mais d'abord de se démarquer nettement de ce qui, idéologiquement, est incompatible avec leur propre production ; les grandes organisations religieuses, morales et politiques bien sûr, mais aussi et surtout, les grandes organisations de gauche comme le P.S. ou le P.C.

Populariser à la base la lutte armée du peuple chilien, qu'est-ce que ça veut dire ?

Populariser à la base

La base, c'est sensé être les *masses*, le tout-venant, opposé aux grands colloques, aux grands appareils internationaux. Mais comme tout le monde le sait, le comité de quartier regroupe les éternels étudiants, enseignants et cadres moyens qui, militants habituels d'organisations et d'associations diverses, ajoutent à leurs activités extra-professionnelles, un nouvel apostolat. Tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à ce type de regroupement, savent bien, même s'ils ne veulent pas le reconnaître, l'énorme et infranchissable fossé qui les sépare du véritable tout-venant, qu'il faut pourtant convaincre et informer.

La *popularisation* des luttes du peuple chilien, c'est normalement rendre *populaires* ces luttes, les faire connaître et apprécier par les ouvriers rentrant du travail, les ménagères en train de faire leurs courses, tous ceux qui ont vendu jour après jour, montée d'escalier après montée d'escalier, le *Courrier du Vietnam* ont fait l'expérience de l'inefficacité de ce type d'*information*. Les récits émerveillés du petit vieux ou de la ménagère qui, après six mois d'efforts acceptent de discuter, impressionnés par une telle constance, ne nous contrediront pas.

Les termes de *base* et de *popularisation* ne doivent pas cependant être négligés. Pour les organisations d'extrême gauche, les comités de quartier constituent bien, en quelque sorte, une *base*, un élargissement de leur audience, au auprès d'une couche encore peu sensibilisée aux slogans ou mots d'ordre directement politiques. Si la *révolutionnarisation* des masses par l'information sur les luttes exemplaires du peuple chilien, est d'une efficacité douteuse, c'est en enseignant que l'on apprend. Chargés de communiquer au peuple français la juste manière dont le peuple chilien combat pour sa libération, les militants néophytes des comités de quartier devront bien apprendre peu à peu le langage nécessaire à cet enseignement ; si la population ne lit pas les brochures, les affiches et les tracts, les organisations d'extrême gauche peuvent cependant espérer (sans trop d'illusions d'ailleurs) que les militants des quartiers les liront tout au moins. De toute façon, même s'ils ne les lisent pas, ils feront l'apprentissage des tâches patientes, obscures et modestes qu'exige le métier de militant.

La lutte armée du peuple

Reste le second point : qu'est-ce que les comités de quartier sont sensés apprendre à la population ? La lutte armée du peuple chilien, nous répondent les groupes d'extrême gauche, prenant bien soin ainsi de se démarquer de

la gauche traditionnelle. Naïvement, on peut tout d'abord s'étonner que ce soit justement au moment où le fascisme l'a emporté au Chili, que l'extrême gauche éprouve l'impérieux besoin de faire connaître *massivement* les espérances de la révolution chilienne. Après le mythe du socialisme dans la légalité, nous avons droit au mythe de la guérilla urbaine et rurale ; en aucun cas, nous n'aurons pu savoir ce que les classes ouvrières et paysannes chiliennes ont essayé de faire pendant ces quatre dernières années pour renverser l'ordre social et prendre en main tous les secteurs de leur vie, et comment elles essaient de survivre sous la botte des fascistes.

Qui essayez-vous de convaincre, camarades ? La masse des ouvriers, paysans et employés français, ou les quelques centaines de militants susceptibles d'accepter l'ordre scolaire et militaire de vos organisations ? Si c'est la masse du peuple français, vous arrivez un peu trop tard, à votre heure il est vrai ; autant les ouvriers, les paysans et les employés qui se battent comme à Lip ou ailleurs pour d'autres rapports sociaux, auraient été intéressés par la tentative des ouvriers et des paysans chiliens de prendre leurs affaires en main, autant ils savent, sans l'avoir lu dans les livres, que la guérilla et la lutte armée sont vouées la plupart du temps à l'échec et, que si elles peuvent éventuellement permettre aux organisations politiques et militaires de prendre le pouvoir, elles signifient d'abord pour le peuple la certitude de souffrances sans fin, et surtout le renvoi aux calendes grecques des véritables luttes pour un changement des rapports sociaux.

SCANDALE A LA CEREMONIE COMMÉMORATIVE POUR LE PEUPLE CHILIEN.

Le jeudi 22 novembre, quelques trente-six organisations (partis, syndicats, mouvements religieux et humanitaires) appelaient à un meeting à la bourse du travail de Lyon. Comme une liturgie bien rodée, la cérémonie qui rassemblait de nombreux frères ennemis, se déroulait sans à-coup : des comédiens récitèrent des vers et les sept ou huit orateurs parlant au nom des plus grandes organisations, commencèrent à défiler à la tribune pour dérouler des vérités prudentes et bien senties sur le *courage du peuple chilien*, le *martyr* de son président etc ... La salle attendait patiemment que ça passe, consciencieusement du devoir en train de s'accomplir. Vint le tour du représentant de la C.F.D.T.

Déjà sa présence à la tribune (on ignorait alors qu'il s'agissait d'un C.F.D.Tiste) n'avait pas été sans produire des sentiments divers dans le public, espoirs et curiosité chez les uns, méfiance et inquiétude chez les autres. D'abord il était jeune ; placé entre Estier du parti socialiste, et Guyot, du parti communiste, tous deux blanchis sous le harnais de la politique, on se demandait quelle organisation disposait de si peu d'orateurs pour envoyer quelqu'un manifester sans expérience des commémorations unitaires. Enfin, et surtout, il portait les cheveux très longs, ce qui, même dans un meeting pour le Chili,

ne manquait pas d'étonner et de choquer un peu. Le représentant de la C.F.D.T., nommé qui plus est sur le programme Oppenheim, marcha donc vers la tribune et la salle sortant vaguement de sa torpeur, parut plus attentive.

Dès les premiers mots, tout le monde comprit qu'il allait se passer quelque chose de grave. Non pas qu'Oppenheim ait parlé sur un ton différent des autres orateurs, ni qu'il ait employé un langage gauchiste ou révolutionnaire, non il se contenta de poser des questions très simples, celles que tout le monde se pose, d'y répondre, de raconter ce qu'il avait vu, invité comme syndicaliste par la T.U.C., et de tirer quelques conclusions.

- Qui a servi de fer de lance au fascisme chilien ? Les classes moyennes.

- L'unité populaire n'avait-elle pas essayé de gagner par tous les moyens ces classes moyennes ? Si, par tous les moyens ; mais ça n'a rien donné. Ou plutôt, si ça a empêché le pouvoir d'unité populaire de prendre en compte toutes les revendications des travailleurs ; et Oppenheim de raconter ce qu'il avait vu dans les usines, comment le pouvoir demandait aux travailleurs de produire toujours plus, d'oublier les problèmes de cadences, de conditions de travail, d'oublier leur volonté de prendre en main les usines et tous les rouages de la vie sociale, tout ça, toujours pour ménager les classes moyennes.

- Résultat ? les classes moyennes ont mordu à mort la main qui les caressait, les ouvriers ne se reconnaissant pas complètement dans un gouvernement qui bridait leurs aspirations, n'ont pas soutenu avec enthousiasme celui-ci, ont suivi pour certains d'entre eux, les mots d'ordre de grève lancés par la démocratie chrétienne (les mineurs en 72 par exemple), ils n'ont pas bougé, ou très peu au moment du putsch militaire.

- Conclusions ? L'alliance électorale, politique, hétéroclite, sur des revendications juxtaposées et contradictoires, est un leurre, une trahison des intérêts ouvriers, une illusion et un suicide face aux défenseurs du capitalisme : il faut lui opposer une alliance de classe résolument anticapitaliste, où tous les participants auront débattu à fond des implications de leur lutte et des buts à court et à long terme qu'ils poursuivent.

Ainsi parla en gros Oppenheim. Tout d'abord la salle resta silencieuse ; puis les C.F.D.Tistes, les gens du P.S.U. et les quelques gauchistes présents se mirent à applaudir, la masse des militants du P.C., estomaquée, ne réagissant pas au bout de quelques minutes, cependant, la claque se mit en place, et on crut pendant quelques minutes que ça allait se terminer par une bataille rangée : *salaud, ordure...* sifflets, hurlements, les militants du P.C. venus en force contrôler le caractère unitaire de la manifestation, se déchainèrent avec leurs habituelles méthodes démocratiques. La camarade présidente, du haut de la tribune ne manqua pas de se rendre compte de l'effet désastreux qu'avait sur les nombreux sympathisants présents au meeting une manifestation aussi évidente de terrorisme politique, et c'est en termes sévères qu'elle s'efforça d'endiguer cris et vociférations. Le calme revint, honteux et

général, les braves militants redevinrent silencieux. Estier, du P.S., se chargea rapidement, en termes habiles et vénéreux, de désamorcer les questions soulevées par le C.F.D.Tiste, et pendant que Guyot, se croyant à une distribution des prix, ronronnait, et qu'une grande partie du public quittait ostensiblement la salle, les fascistes crevaient tranquillement les pneus des participants au meeting.

A Lyon, l'unité populaire est très bien partie.

LA FAUSSE ALTERNATIVE.

L'échec sanglant de l'unité populaire au Chili, vient de rappeler brutalement aux tenants du *socialisme dans la liberté*, l'impasse tragique à laquelle conduit la tentative de construire le socialisme dans le cadre politique et juridique des Etats capitalistes ; les tenants du socialisme autoritaire ont beau jeu de rappeler, comme Bourgeade (*Le Monde du 12 septembre*), l'autre terme de l'alternative : la dictature du prolétariat. Staline, les tanks russes à Prague, ne sont-ils pas, pour ceux qui savent que le socialisme ne se construit pas une rose à la main (ou au poing), les épisodes nécessaires de l'impitoyable lutte que constitue une révolution sociale ? Seuls les idéalistes peuvent en effet penser que le capitalisme et les classes privilégiées se laisseront renverser, sans utiliser les gigantesques moyens qu'offrent le pouvoir économique et le pouvoir politique. L'illusion démocratique, réformiste ou suicidaire, suivant les conjonctures, ou Staline et la dictature du prolétariat, tel est le choix dans lequel prétendent nous enfermer les «réalistes» de la révolution.

Il est bien clair que ce choix n'en est pas un et que nous n'acceptons pas plus de venir nous faire égorger par les forces du capital que nous n'acceptons de confier à la dictature d'un Etat baptisé de «prolétarien» le soin de nous défendre. A la question : comment démanteler l'organisation capitaliste de l'économie, détruire les forces politiques, militaires et idéologiques du capital sans pour autant mettre en place un système d'oppression qui, à sa manière, n'a rien à envier au fonctionnement inhumain du capitalisme, il existe une autre réponse, aussi vieille que le mouvement ouvrier et qui, au travers des luttes antimilitaristes et anti-hiérarchiques, refait rapidement son chemin dans l'opinion publique. Si la remise en cause de l'organisation capitaliste de l'économie suppose impérativement de détruire les forces militaires et policières de l'Etat bourgeois, cette destruction ne doit pas s'opérer au travers du renforcement de l'Etat, de l'armée et de la police, mais par la destruction de toute forme d'Etat. L'autogestion, la prise en main par le peuple de ses propres affaires, ne peut pas être seulement économique ; elle doit être également politique. Les travailleurs ne doivent pas seulement arracher le pouvoir de décider ce qu'ils produisent, et comment ils le produisent, ils doivent aussi détruire toutes les institutions, qui, en disposant du monopole de la force, constituent une menace mortelle pour tout changement social qui prétend supprimer les privilèges des classes dominantes.

Dans ce combat pour une société libre et égalitaire, la lutte antimilitariste revêt une place essentielle, elle est la seule réponse aux événements de Budapest et de Prague hier, et du Chili aujourd'hui. Le choix n'est pas entre laisser subsister au nom de la légalité et de la liberté une armée acquise à l'ordre antérieur, quitte à la flatter et à la couvrir d'honneur comme au Chili, ou reconstituer, sous prétexte de défendre la révolution, une nouvelle armée séparée de la vie du peuple, hiérarchique et autoritaire. L'armée et la police, qu'elles soient *rouge, populaire, nationale, révolutionnaire* ou traditionnelle, sont toujours l'armée et la police, c'est-à-dire les garants et les instruments aveugles d'un ordre répressif.

Saper l'autorité et les rapports hiérarchiques partout où ils existent, développer des luttes sociales suffisamment internationales pour neutraliser la lutte entre les nations, miner de l'intérieur les forces de répression, et le moment venu, les détruire radicalement, telles sont, sur le terrain politique, les tâches nécessaires à une construction du véritable socialisme.

GANGSTERS OU REVOLUTIONNAIRES?

L'Etat espagnol a arrêté fin septembre une dizaine de révolutionnaires, les faisant passer pour des «gangsters». Trois risquent la mort. Ils peuvent être jugés par un tribunal militaire, et exécutés 48 heures après.

Si certains d'entre eux ont effectivement attaqué des banques, c'était pour financer le tirage de textes qui circulent dans le mouvement ouvrier radical de Barcelone. Si un policier est mort c'était au cours d'une embuscade tendue par la police politique.

Il s'agit de comprendre ce que certains prolétaires sont historiquement contraints de faire. La violence est toujours le moyen de satisfaire une revendication : en Espagne, où l'Etat fait tirer sur les grévistes désarmés, elle surgit **immédiatement** du rapport social. La simple rédaction ou importation de brochures entraîne des années de prison. Dès lors, ceux qui veulent résister à l'exploitation ont recours à la violence, et ce, plus souvent que dans d'autres pays.

La démocratie étouffe les luttes ouvrières par la politique et le réformisme. Le fascisme prend moins de précaution et les écrase par la force. Reconnaître à l'Etat le monopole de la violence, c'est nier aux prolétaires le droit d'abolir leur condition : le salariat.

Ceux qui ont pu s'enfuir sont maintenant recherchés par INTERPOL comme criminels. Les Etats démocratiques et les Etats fascistes s'entraident : les mandats d'arrêt internationaux permettent de les livrer à la police espagnole. Ils risqueraient la peine de mort.

Pour les sauver, il faut faire éclater la vérité sur la nature réelle - révolutionnaire - de leurs activités.

Ne pas dénoncer ce mensonge, c'est être complice, non seulement de l'Etat espagnol, mais aussi de l'Etat français, et des autres.

cinéma

LES GONES

Il était une fois un groupe de copains aimant le cinéma. Ils firent la tournée de plusieurs cinés-club de la ville. Rien à dire sur les films, c'est une question de goût ; mais les débats ...

- 1) mortellement ennuyeux
- 2) encombrés d'une phraséologie pédante et bien pensante
- 3) démobilisants, parce que trop dirigés
- 4) dialogue bloqué par l'aspect (et si ce n'était qu'une apparence !) de cours magistral et didactique
- 5) dialogue bloqué par l'emploi exclusif d'un vocabulaire strictement intellectuel.

En conséquence, les copains ont décidé de monter leur propre ciné-club, en **tentant** de réagir (et ce n'est pas toujours facile) contre cet état de fait. La première manifestation de cet état de fait a été le refus de choisir arbitrairement une liste de films, et de tenir compte, dans la mesure du possible, des propositions.

Ils espèrent pouvoir se procurer des films, récents ou non, mais dont le sujet est suffisamment important pour motiver un débat qui en soit un réellement, et non plus une causerie de salon.

Les prochains films visionnés seront :

- **La première année**, film chilien de Patricio Guzman
- **Avoir vingt ans dans les Aurès**, de René Vautier

Au palais du travail, place Lazare Goujon, à Villeurbanne (Gratte-ciel) - 2^{ème} étage.

Les dates de ces prochains films seront annoncées par voie d'affiches, tracts et communiqués dans les journaux.

Pour tous contacts, propositions, suggestions, informations, contradictions, insultes, s'adresser au journal, ou au

Ciné-club **les gones**

Siège social : SIA, 25 rue René Leynaud
69 001 LYON (Croix-Rousse)

Permanence à la SIA, le vendredi de 17 h à 19 h (sauf les jours de projection)

GROSSES BISES

Les gones

« IL NE SUFFIT PLUS DE PRIER » d'Aldo Francia

Aldo Francia qui est-il ?

Né en Italie, en 1923, docteur en médecine, se passionne progressivement pour le cinéma. Cinéaste amateur, avec sa caméra 8 mm au poing, il réalise des courts métrages documentaires qui lui ouvrent les portes de la profession.

Dans un pays où le cinéma est quasi inexistant il crée un cinéclub en 1962 à Vina Del mar puis organise des cours cinématographiques, des festivals et plusieurs courts métrages. fait naître enfin, une salle de cinéma d'art et d'essai, publie une revue et enfin crée une école.

Résumé

L'Histoire se passe en 1967, avant Noël à Valparaiso, dans un quartier aisé. Le jeune prêtre de la paroisse, le père Jaime est en contact permanent avec les riches dont il sollicite les oeuvres de charité.

Mais éclate dans les quartiers pauvres une épidémie de typhoïde, c'est à ce moment là qu'il commence à réaliser la misère du peuple, la réalité de son cadre de vie.

Il commence à douter de l'efficacité de sa religion basée sur la pitié et les tabous.

Mais une grève éclate dans un chantier naval, Jaime intervient auprès du patron, fidèle paroissien, paraît-il pour lui faire entendre raison. Pendant cette entrevue, le patron téléphone pour faire évacuer l'usine et arrêter les dirigeants syndicaux.

En une minute c'est la cassure: Jaime comprend tout, il exulte, il crie, vomissant son dégoût pour ce type pour cette société pour cet ordre;

A partir de ce jour il a choisi son camp. c'est la rupture avec cette paroisse stérile, compromise, nosé-abonde, ces bourgeois ses anciens paroissiens.

Il part en laissant tout et s'installe une autre église dans un quartier pauvre, début de son véritable engagement.

Il connaîtra la violence de l'extrême droite la rupture de contact à cause de son étiquette toutes sortes de problèmes qui le font évoluer. Il aidera les grévistes par tous les moyens. Mais un jour il se fait arrêter avec des syndicalistes dans une imprimerie clandestine. Là il va connaître la violence du pouvoir:

La police trouvant son identité le relâche aussitôt lui seul, parce qu'il est curé. Ils ne veulent pas relâcher les autres.

C'est à ce moment là, je crois, où il change radicalement de position. De son humanisme pacifiste il passe à la violence active.

Et dans les dernières manifestations du film c'est lui qui lancera la première pierre sur les forces de l'ORDRE.

Potins

C'est un film tout d'abord assez court, mais bien fait; il faut passer sur la longueur de l'interview d'Allende par Régis Debray. Bien sûr vous direz, c'est un film curé qui pue le réformisme et l'humanisme, mais si vous refusez de le voir à cause de cela.... eh bien bonsoir !

C'est d'abord un film passionnant, pas chiant à suivre si ce n'est des longueurs dans les fêtes chrétiennes traditionnelles, émouvant, voir poignant. Passionnant l'évolution de ce petit curé. Et puis aussi c'est Francia, la simplicité des rapports, du langage, du cadre, il s'explique en disant : «je ne veux pas faire un cinéma pour militants convaincus, mais un cinéma à la portée d'un enfant de huit ans» et là, je crois, que c'est très important.

Techniquement ça me plaît : la succession des images, voir des séquences qui finalement mettent en valeur les contradictions :

- de l'église traditionnelle avec son église à lui
- de l'oppression bourgeoise avec la misère du peuple
- de l'incommunicabilité avec les riches.

Ce film est le fruit d'une évolution du milieu clérical au Chili et partout dans le monde, évolution marquée par l'engagement dans les luttes, à nos côtés dans les combats; bien sûr ce n'est qu'une petite fraction de cette secte. Ce n'est pas gênant tant que cette religion ne cherche pas à influencer, à ramener tout à elle, à remplacer la liberté individuelle, voir à embrigader.

Cet engagement au Chili c'est marqué par la participation au M.A.P.U. et à d'autres mouvements. Le peuple chilien est très croyant et la chasse que mène la junte militaire ne s'abat pas seulement sur les marxistes ou autres, mais aussi sur les curés «extrémistes» ceux qui ont une tête à eux. Rappelez vous, plusieurs curés ont été torturés et tués depuis le 11 septembre.

Ce film est un instrument de travail, un immense débat qui est ouvert. Aldo Francia a posé certaines questions et essaie d'y répondre: Ce film est avant tout un itinéraire qui permet entre autre, de faire faire le pas à ceux pour qui la violence fait partie d'une morale qu'on n'accepte pas: Il faut savoir que leur morale est la violence de certains gens et que cette violence n'a pas commencé du côté des ouvriers. Ce film est la découverte d'une autre dimension collective de conscience populaire, de conscience de classe, du moins c'est ce que je pense. De toute façon il est à voir.

F.P.A. D'HORTICULTURE

Qui fait une F.P.A. d'horticulture ?

- Des gens qui ont besoin d'un diplôme pour avoir des crédits pour s'installer.
- Des cas sociaux qu'on a placé : la fille-mère, fille d'agriculteurs ne pouvant plus rester chez elle, qui y travaillaient trop.
- Ceux qui désirent s'arrêter de travailler quelques mois.
- Ceux qui veulent parfaire leurs connaissances et qui sont avides de savoir (fleuristes, horticulteurs depuis quelques années).
- Ceux qui veulent accéder à des postes supérieurs.

Comment est-on admis ?

On passe un examen comportant des tests psychotechniques et un entretien avec un jury composé du directeur de la F.P.A. ; de deux représentants de la profession, dont le «chef» responsable de l'enseignement horticole du Rhône. Le but principal est de détecter les bons éléments : capacité d'assimilation intellectuelle, docilité

Au départ, il faut avoir travaillé au moins six mois dans l'horticulture (dans les faits, cette condition n'est pas toujours respectée quand il y a des places en trop).

Comment est-on rémunéré ?

C'est compliqué : 90 % ou 100 % de l'ancien salaire, sur présentation de fiche de paie; 90 % du S.M.I.C. ou plus pour les cas sociaux

Comment fonctionne l'ensemble ?

Cette F.P.A. dépend du ministère de l'agriculture. Le directeur est l'intermédiaire (larbin) entre le patronat et l'administration. Les enseignants sont en majorité des enseignants des collèges agricoles, plus des fonctionnaires de la protection des végétaux et de la direction départementale de l'agriculture.

Comment sont organisés les cours ?

Ils sont essentiellement théoriques avec une matinée de travail pratique, plus une visite hebdomadaire d'entreprise et deux stages de 15 jours dans une entreprise. L'enseignement est général (français, maths, droit) ils vont tous dans le même sens : ne pas remettre en question l'organisation des entreprises, la hiérarchie en place. Nous sommes sensés être là comme chez un patron (dit le directeur) On essaie de nous faire croire qu'on pourra se mettre à notre compte à la sortie.

Pourquoi les F.P.A. d'horticulture ?

Fournir de la main d'oeuvre gratuite durant les stages. On nous dit que le stage est destiné à parfaire nos connaissances, mais à l'approche de Noël, par exemple, où on a besoin de plus de main d'oeuvre, nous allons repoter ou empaqueter des journées durant pendant le stage pratique. D'autre part, cette main d'oeuvre sera prête en six mois seulement.

SCIENCE - FICTION

citation

Une mâchoire affaissée. Un oeil de plus en plus vitreux. L'Homme hésite entre révolte et faiblesse. Des poils font le menton tout bleu puis les ongles s'incrudent au creux des paumes, par delà les bracelets métalliques. Les dents à nouveau se crochètent. Un son filtre, sourd mais continu. Rage ? frustration ? folie ? ...

L'odeur de la transpiration se fait plus forte et piquante, elle aussi. Le souffle devient gémissement. La lumière tombe, nette, blanche, flot froid. Et désincarne ses joues creusées. Et coule sur le sol plat, le sol lisse. Tout blanc, tout pur. Rien n'accroche la lente ouverture lumineuse, excepté le fauteuil où l'homme, le patient, est assis, lié, condamné, accouché.

Le courant, la lumière, l'alimentation des sondes, tout passe en la silhouette et la tord, sur un rythme lent, tour à tour l'affaissant et la rigidifiant tendrement, abruptement.

Parle ! Mais parle donc ! prie silencieusement en lui-même l'officier d'enquête. Libère tout ! lance ton anxiété viscérale mais faible, après tout c'est ton âme qui lui donne ces coloris bleuâtres ! Rien n'est jamais grave si l'esprit en conserve la vision détachée ! Parle, je t'en prie, que cesse enfin cette douleur, ce répugnant appui sur tout l'être. Toi et moi en souffrons, sinon de la même manière, du moins aussi violemment. Il voudrait hurler ces mots, ces mots interdits, pourtant !

Le sablier se retourne automatiquement, chaque trois minutes. Le sable fin recommence à chuintier, dans son fillement gris, grésillant sous le souffle haletant où le gémissement reprend de la force, du supplicé, du lié, du circonscrit au fauteuil. Rien ne vient détendre l'atmosphère, dans cette chambre de torture. Pas un aveu, pas même une supplication reconnaissable ne franchit les lèvres décolorées du malheureux. Seul augmente l'affolement, dans les yeux exorbités du patient. Seules de plus en plus lourdes se font les gouttes de sueur qui roulent sur sa face ravagée. Le rythme se rompt dans le silence, l'absence de réponse aux stimuli, avec le non-retour de l'affaïssement. L'officier frémit : aucune résistance physique ne tiendra sous une telle abomination de traitement. Plus rien n'assouplit ces membres glacés. Une tension indéfiniment augmentée, les poussant à une incroyable galvanisation, accable chaque seconde inimaginablement plus le tourmenteur que le tourmenté. Le sang jaillit enfin, en un fin réseau écarlate, puis en ruisseaux reliant et mélangeant entre eux chaque fil de la résille, des paumes écrasées sur elles-mêmes. Il coule, couleur rompant le blanc immunisé de la lumière claire et froide.

Rien de ce flot coloré n'était prévu. Le major Von Kristen fléchit lui-même, à cette vue, et, sous l'impact de la fade odeur que ce séparateur introduit, sa main eut un geste vers l'interrupteur... Le mouvement fut seulement esquissé. Il était exclu d'arrêter le traitement, une fois celui-ci programmé ! Le major savait trop comment toute la complexe machinerie exploserait en soleil meurtrier, si le flux énergétique était stoppé avant les aveux et la restructuration du patient qui, seuls, pouvaient permettre l'absorption du flux électro-moral. Ce formidable courant était

dégagé alors à plus de six mille H par minute. Parvenu sans bruit du complexe de traitement, mais terriblement présent dans sa force de bête brute, il se tenait tapi, au bout des sondes psychiques, sur le pourtour du casque thérapeutique.

- Ernie ! dit enfin Von Kristen.

L'arrêt du geste impossible a fait éclore sa voix. Le nom a jailli, comme d'un sphincter torturé. Von Kristen ne pouvait plus se taire. L'ennemi ne lui paraissait plus comme tel. Il lui fallait tenter d'apporter une aide. Cela était atrocement dangereux. Pour tous les deux. Pourtant, en toute vérité, il n'en pouvait plus, de peine autant que de colère.

Le mot flotte, répercuté semble-t-il, par des échos de couloirs qui rampent puis décollent lentement, bulles de plus en plus légères, avant d'éclater çà et là. Il faut redoubler la voix, pour que cesse cette multiplication d'images.

- Ernie, reprend l'inquisiteur. Ernie ! - sa voix est tendue, à peine audible, pareille au frémissement d'une peau trop sèche, prête à se rompre sous les doigts du timbalier.

- Ernie, souviens-toi : tu as cru aimer cette Végienne à l'oeil bleu, et pourtant tu l'as tuée. Elle devait mourir, elle était condamnée sans recours. A cette époque, tu n'as pas déserté ! l'aveu t'a soulagé. Tu as retrouvé le chemin de ton devoir ! ... Ernie, oh, Ernie !

Von Kristen se tut. La tête lui tournait soudain. En lui montait la conscience de sa faute. Une masse informe qui repoussait tout, on ne sait pas trop de quoi il s'agit, mais c'est lourd, et ça enfle, repoussant tout en une montée sauvage, jusqu'à la conscience saisie enfin dans son point de focalisation en or. IL AVAIT PARLÉ.

IL N'ÉTAIT RIEN DE SE TAIRE MAINTENANT QUE LE MAL ÉTAIT FAIT !

Dès lors le supplicé pouvait répondre, lui aussi, laisser échapper en mots non plus un aveu, une soumission verbale entraînant l'autre, authentique, mais un véritable jeu d'arguments. Il lui était permis de soulager, en s'exprimant librement, le flot d'horreur qui lui gonflait la tête. L'innombrable soupçon, capable de provoquer inmanquablement l'aveu ou bien la destruction, pouvait être déposé.

Avait-il cessé de parler au supplicé suffisamment tôt ? Affolé, le major fixait son patient. Sondant l'effroyable. Le regard du torturé reprenait vie, peu à peu. Ce regard vacillant et troublé cherchait maintenant Von Kristen. L'attention, la lucidité revenaient dans cette eau encore glauque, mais que l'on voyait s'éclaircir après la remontée depuis l'enfer mental. La peau des joues se tendit douloureusement, prête à se déchirer quand la mâchoire commença à bouger. La victime parlait enfin. Mais le major sut immédiatement qu'il venait de perdre son propre combat :

- Elle ... méritait la ... vie ..., articulait la langue grumeleuse. Vous ... le savez ... b ... bien. Ma ... jor ! Douce ! ... Blanche ! ... longue ... et ... et ... bonne ... détestait la ... guerre, elle ... av ... raison, pas vous !

Les mots entrecoupés échappaient avec des bulles qui gonflaient les humeurs blanchâtres, au coin des lèvres craquelées, à cet organe presque détruit de la parole. Chacun était un glaive aigu, fouillant les entrailles du Major.



Maintenant, la victime était prête à détruire son bourreau. Seule parade : augmenter encore le terrible influx dispensé par la machine. Reconstituer sous ce crâne en gésine, plus vite qu'il ne s'en échappait, le flot amaressent, pire que la pire des morts.

Le major commença, lentement, terriblement, éternellement, d'avancer la main en direction de la manette. Ce faisant, il voyait en son esprit vivre et danser les filles de Véga. Belles, oh combien ! et aimantes, fidèles ! Mais, Bon Dieu ! il avait bien fallu se résigner à les abattre ! Comment aurait-on pu laisser contaminer, par elles, l'esprit de milliers d'hommes ? ...

Le regard du malheureux suivait son geste avec angoisse. Il luisait cependant, dans cet oeil revenu à la vie, comme un vague espoir. L'officier comprenait le message de cet organe que la douleur n'arrivait plus à voiler de sa taie. Il y était question des entraînements militaires. Du caractère abominable de ces exercices d'insensibilité imposés aux cadets, aux dépens d'animaux d'abord prétendus sauvages grenouilles, serpents, puis familiers, chats, chiens - oh le pauvre setter feu, qui se nomma Giddy ! -, pour arriver enfin à leur atroce couronnement : attaquer des humains, femmes et enfants esclaves, condamnés, nul ne sait par qui, ni pourquoi ! ...

La main de Von Kristen avait atteint, enfin, le rhéostat. Et pourtant, il céda. Comme son bras amorçait la pulsion capable d'amener la manette sur la position marquée de rouge *cas désespéré*, quelque chose parut, en lui, lâcher soudain. Une masse molle et lourde, palpitante de répugnants mélanges colorés, faite de sanies accumulées inconsciemment, coula de tout son être. Elle disparut, comme épongée par le sol fait pourtant de dure matière synthétique, pareille à du marbre. Les tensions et les inhibitions fuirent dans ce flot visqueux, avec des ombres de

concepts qu'il ne reconnaissait plus. Dans la vigueur euphorique d'une brusque libération, ses cellules cérébrales lui semblèrent renouer leurs connections suivant un schéma différent. Cela se produisit après un bref instant de détente : il avait osé l'impensable, et coupé l'énergie, en amont de l'unité-d'interrogatoire ! ...

Les liens cessèrent leur étreinte. Le prisonnier, soudain libéré de ses déchirantes angoisses, porta les mains à la face. Visage enfoui, il pleurait maintenant silencieusement, le dos secoué de spasmes lents. A la fin, il releva les yeux et fixa à nouveau son bourreau. Derrière la vitre des larmes, Von Kristen vit briller un immense brasier enchanté.

- Mon frère, dit le supplicié, tu t'es libéré ! Je ne l'espérais plus.

Les larmes revinrent, abondantes, inondant sa face. Mais ces pleurs ne constituaient plus qu'un pur fleuve de joie.

- Oui, Ernie, prononça le militaire. Il se sentait tremblant, mais presque extasié. Nous allons maintenant penser librement nos rapports avec la vie elle-même. Notre adéquation personnelle est en vue !

L'amour, la fierté, le bonheur rayonnaient maintenant dans le local aux murs froids. Le siège de souffrance n'avait plus d'objet. Le civil se mit debout. Lui aussi tremblait encore un peu. Mais seule la réaction nerveuse à la douleur le tenait encore frémissant.

Les deux hommes se faisaient face. Ils se prirent les mains. Leurs yeux se trouvèrent. Ils sourirent en même temps.

Un subtil éclatement de lumière, et le néant les saisit. A jamais.

- Inscrivez, sténo !

La voix du lieutenant MARKOVITCH était brève, sèche, comme désincarnée. Le caporal boutonneux plongeait aussitôt son nez rouge en direction du bloc scripteur. Ses doigts déliés étaient prêts à voler sur les touches.

Objet : Test P.R.

Sujet : Major Ernst Von Kristen, décédé en service commandé ce vingt-huit Sixième, an mille cent treize de l'Empire NORAM.

Circonstances : s'étant surpris, à de brefs instants, à douter des raisons légitimes de l'intervention de nos forces, et en particulier de l'unité qu'il commandait, sur les mondes de Benson IV, s'est immédiatement présenté au service d'action psychologique de la Division.

Soumis au test psycho-redresseur, a échappé au traitement, et fut désintégré, conformément au règlement.

Par retransmission à tous les échelons intéressés, pour ordre valant à titre posthume, attribution de la Croix Verte du courage psycho-militaire.

Le téléscripateur commença doucement son cliquetis rose.

le deserteur.

(chanson traditionnelle)

En arrivant au régiment
il a fallu prêter serment
jurez, jurez, beau militaire
vaillant conscrit
que vous serez toujours fidèle
à la patrie.

Je vous jure mon commandant
qu'avant quinze jours je fous le camps
il n'est pas de gendarmerie
ni de drapeau
qui vaillent l'amour de ma mie
sous les ormeaux.

Dans son pays il est entré
trois petits coups il a frappé
ouvrez amie, ouvrez la porte
ma douce amie
celui que votre amour conforte
il est ici.

A peine était-il entré
les gendarmes sont arrivés
rends toi, rends toi beau militaire
vaillant conscrit
sans quoi nous porterons la guerre
dans ton pays.

Va pour la guerre, dit le conscrit
sans peur il charge son fusil
il a tiré sur les gendarmes
de son pays
il a tué sans une larme
ses ennemis.

Puis avec sa belle d'amour
ils sont partis beaux troubadours
ils sont partis quêtant leur vie
de tous côtés
ils ont cherché de ville en ville
la liberté



Misère et mort sont tôt venues
et les amoureux ont connu
que rien n'est à tous sur la terre
il faut rêver
et libre à chacun de se taire
ou de crever.

dir. pub. J.J. GAY 8 rue Lanterne LYON 1^{er}
abonnement 20F de soutien: à volonté